

POLICE MAGAZINE

fortes têtes à pompon rouge

Lire, pages 8 et 9, le début d'une fort intéressante enquête de Jean BAZAL, notre envoyé spécial à Toulon.





La Mecque, la célèbre Pierre Noire.

V (2)

La révolte grondait sur le désert. Nourant et dénouant des intrigues, tellement compliquées que lui seul pouvait s'y reconnaître, Lawrence avait réussi à détacher des Turcs un certain nombre de tribus nomades : les Juheina, les Howeliat, les Hawasim, les Beni Ali, vingt autres encore. Mais, comme il me le confessa par la suite : la guerre arabe était d'ordre politique et géographique, les batailles ne constituant que des incidents. L'inimitié de race que nourrissaient les bédouins à l'égard des Turcs se doublait d'une haine encore plus farouche vis-à-vis des clans opposés. L'avantage resterait finalement à l'homme qui saurait dompter cette cohue hétéroclite, lui assigner un but, une grande œuvre, fût-ce un mirage !

La méfiance, l'esprit d'indépendance et jusqu'à la manière de se battre des indigènes constitueraient, d'autre part, autant d'obstacle sérieux.

— Terrible affaire, me dit Lawrence, que raisonner ces gens qui considéraient comme une bataille sans intérêt, voire même perdue, toute victoire qui ne leur valait quelque bonne blessure destinée à prouver la part active qu'ils y avaient prise !

Pour seconder utilement la tâche du prodigieux aventurier, l'éminence grise de Downing Street qui tentait de faire surgir un royaume des dunes sablonneuses de l'Arabie, il importait de forger, de toutes pièces au besoin, un personnage de légende qui serait assez ambitieux et suffisamment maniable pour tenir le rôle que lui tracerait Lawrence : un rôle en or, celui de Prophète du désert.

Lawrence envisageait déjà d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Histoire à des chérifs, des émirs, des rois de son choix et de sa création. Lui, comme toujours, demeurerait dans la coulisse.

Pour l'heure, il dictait ses volontés aussi bien au War Office qu'à l'Amirauté.

Du Sirdar Sir Reginald Wingate, chef de l'armée d'Égypte, jusqu'à l'amiral Wemyss, commandant la flotte de Suez, personne qui ne reconnût son autorité et son droit à donner des ordres. Il avait demandé de l'argent : on lui avait ouvert un premier crédit de 300 000 livres sterling. Il avait besoin de navires : aussitôt, les torpilleurs et croiseurs *Dufferin*, *Suba*, *For*, *Hardinge*, ainsi que les moniteurs *M. 27* et *M. 31* avaient été mis à sa disposition. Une seule chose faisait défaut : l'artillerie légère. Mais l'armée d'Égypte elle-même en était démunie, au surplus, les bédouins ne savaient pas s'en servir.

Fayçal Ibn Hussein.

Lawrence avait trouvé un allié précieux en la personne d'un pirate du désert nommé Auda. Il paraissait avoir dépassé la cinquantaine et s'était marié vingt-huit fois. Blessé treize fois, au cours de rencontres sur la nature desquelles il valait mieux ne pas trop insister, Auda écuma l'Arabie depuis près de trente ans. Ses expéditions l'avaient successivement amené à Bassorah, Médine, Alep, Beyrouth et il entretenait soigneusement la mésintelligence de ses gens avec presque tous les autres clans du désert de façon à toujours disposer d'assez d'espace pour développer ses fructueuses opérations. Mais, à ce régime, ses contingents initiaux de 1 500 guerriers s'étaient réduits à 500, à mesure que les razzias devenaient plus fréquentes et plus dures.

Auda fut d'un excellent secours pour Lawrence, néanmoins il ne pouvait remplacer l'homme qui donnerait corps à la grande idée qu'il y avait derrière l'activité de la révolte arabe.

(1) Copyright by Maurice Laporte.

(2) Voir *Police-Magazine* nos 237 à 240.

fantastique



libéré sur l'ordre de Lawrence qui l'avait gagné à sa cause, pourvu par lui d'or et de fusils, Maulud s'était jeté avec fougue aux trousses de ses anciens maîtres.

Fayçal s'informa discrètement des projets du voyageur, puis parla de tout et de rien, de la guerre, de la sécheresse, de la maigreur des chamelles. Il lui offrit des dattes et une cigarette qu'il venait de rouler et coller sur ses lèvres, signe certain d'amitié. Ses principaux lieutenants n'avaient pas tardé à envahir sa tente. Maulud se plaignit du manque d'équipement des hommes, de la pénurie d'armes et affirma que la petite Fahaddi, qui avait suivi Lawrence, était vraiment très jolie.

— Elle est à vous désormais, fit poliment l'aventurier.

— Le « Cheik aux yeux bleus » est généreux, remercia Maulud. Je demanderai à Dieu le pouvoir de chérir Fahaddi comme vous-même méritez de l'être. Hélas, ajouta-t-il d'un air détaché, nous n'avons que quatre canons Krupp vieux de vingt ans et ils ne portent qu'à 3 000 mètres !

— Je puis vous fournir des mitrailleuses Maxims, vingt mille fusils modernes, des milliers de cartouches et même des avions avec leurs pilotes, affirma Lawrence.

Cette conversation est très intéressante, dit à son tour Fayçal qui demanda aussitôt, le regard obstinément fixé sur son hôte : Comment vous plaît notre installation ici, dans l'ouadi Safra ?

Son détachement, composé en majeure partie de bandes de pillards, était fort de quatre cents bédouins.

fin juin 1917 sur le flanc des postes ennemis installés entre Maan et Akaba en d'inexpugnables blockhaus.

Son détachement composé en majeure partie par les bandes du pillard Auda était fort de quatre cents bédouins. Les Ottomans occupaient une région grande comme deux départements français, au nombre de sept à huit mille hommes de troupes régulières plus les partisans indigènes. Ils disposaient de mitrailleuses, de canons et de mortiers en grande quantité.

Voilà qui vous donne une idée des difficultés de l'entreprise.

Cependant il ne fallut à Lawrence que quelques jours pour venir à bout de l'ensemble de ces forces.

Le 4 juillet, l'attaque fut déclenchée. Ce jour-là, le calendrier marquait une éclipse de lune. Elle ne pouvait se produire avec plus d'a propos, car les Turcs, superstitieux, étaient fort occupés à taper à qui mieux mieux sur des marmites en cuivre pour délivrer leur satellite menacé, dont la soudaine disparition leur paraissait un mauvais présage. Tandis que ses hommes fondaient sur un ksar, solidement fortifié, Lawrence en profita pour se glisser, seul avec Auda, dans l'un des blockhaus qui commandait les gorges sinueuses de l'ouadi Itm, l'unique passage praticable vers Akaba. Faisant pivoter une mitrailleuse ennemie, dont ils avaient abattu les servants à la faveur de l'obscurité, ils ouvrirent un feu nourri au cœur même de la place. Les Turcs se défendirent mollement et estimèrent sans doute que, puisque la lune les avait abandonnés, il ne leur restait rien d'autre à faire qu'à jeter bas les armes.

Au même moment, la bataille éclatait sur toutes les collines environnantes. Des centaines d'Arabes étaient arrivés pendant la nuit doublant le nombre des combattants d'Auda et tiraillaient contre les Ottomans qui ripostaient bravement. C'est alors que Lawrence, usant du subterfuge qui lui avait si bien réussi naguère à Akaba, fit cesser le feu et revêtit à ses hommes des uniformes turcs.

Au petit jour, les défenseurs de deux importants villages ne furent pas peu éton-

Et, tandis que, fatigué des combats qu'il venait de soutenir victorieusement pour enlever aux Turcs, Yambo et Rabigh, deux ports dans la mer Rouge de première importance, Lawrence errait avec une faible escorte à travers les monts désolés du Hedjaz, son guide arabe, Khallaf, l'entretenant d'un farouche chef de bandes nommé Fayçal qui avait dû se retirer dans Hamra après un fort échec et de violents combats.

Son nom, disait Khallaf signifie : « l'épée brillante qui s'enfonce jusqu'à la garde en portant un coup. » Il possède cinq mille partisans, deux cents esclaves noirs et sept cents chameaux, mais il est pauvre et malade et ses fusils se chargent par la bouche. Il a failli s'emparer de Tebouk, mais l'artillerie ennemie a dispersé ses troupes, lui seul est parvenu aux pieds des remparts et il eut à se défendre le poignard à la main. La nuit, ses forces l'abandonnèrent, on dut le transporter évanoui, les lèvres couvertes d'écume. Son père est Hussein, grand chérif de la Mecque et descendant des Prophètes. Promets-lui un trône, promets en un autre à Abdulah son frère, un troisième à Ali son cousin, et toute la famille sera pour toi.

Des trônes ! Lawrence se sentait de taille à en faire surgir du sable et des cailloux autant qu'il serait nécessaire.

La rencontre eut lieu dans l'ouadi Safra, à deux kilomètres d'Hamra. Devant une tente grise, de peaux de chameaux, une silhouette toute blanche, Fayçal Ibn Hussein, attendait le prestigieux « Cheik aux yeux bleus » dont la renommée s'étendait déjà des rivages de la mer Rouge aux confins de la Mésopotamie. Fayçal, la taille haute, mince, se tenait les paupières baissées ; sa barbe noire, son visage mat contrastaient étrangement avec ses mains fines, presque diaphanes, dont l'une caressait sans cesse le manche d'un long poignard. A sa droite, une vieille connaissance de Lawrence : Maulud el Mukhlus, un Arabe de Tekrit, ex-officier de la cavalerie ottomane auquel les manifestations d'un nationalisme effréné avaient valu à deux reprises la dégradation dans l'armée turque. Fait prisonnier par les Anglais,

Assurément elle me plaît, répondit Lawrence, mais c'est bien loin de Damas. Et Damas serait une splendide résidence pour un roi d'Arabie.

Le mot, le seul mot que Fayçal guettait depuis le début de l'entretien tomba comme un coup de foudre au milieu des assistants.

Pas un qui n'eût tressailli, puis tous se raidirent et, retenant leur souffle dans un silence profond, se mirent à examiner attentivement ce représentant d'une autre race qui leur proposait de faire renaitre la Confédération des peuples de l'Islam. Leur rêve allait-il enfin se réaliser de par la volonté d'un seul ?

— Dieu soit loué ! dit Fayçal en souriant. Ce ne sont pas les Turcs qui manquent dans cette région. Il n'est que de les battre.

Cette fois, Lawrence avait trouvé l'homme qu'il cherchait...

Les « coupe-jarrets ».

Les révoltés avaient repris la Mecque aux Turcs et Lawrence, définitivement converti à l'islamisme, au moins en apparence, s'en était allé converser avec Hussein, chef des Lieux Saints, puis, alors que ses ennemis, le sachant loin du théâtre des opérations, assiégeaient le port de Weith, il accourait, aidé par Auda et Fayçal, les prendre à revers. Désormais, de Djedda à Suez, toute la côte lui était soumise, sauf Akaba réoccupée par les Turcs.

Or, Lawrence s'était aperçu qu'Akaba ferait un excellent camp de concentration pour son ami Fayçal et qu'en attendant le trône de Damas le chérif ne manquerait pas d'être sensible au cadeau de cet émiret.

L'aventurier se flattait de toujours tenir ses promesses. Une chevauchée de six semaines, au cours de laquelle il fit sauter en plusieurs endroits l'unique voie ferrée de Hedjaz en possession des Turcs et, d'occasion, une dizaine de ponts et deux ou trois convois de soldats, le conduisit

nés de voir déboucher sur un terrain découvert, une centaine d'Ottomans montés sur leurs méhara, fibres en tête et conduits par un capitaine à la noble prestance. Des dizaines d'Arabes, les poignets attachés à la selle des chameaux, trottaient pieds nus sur les galets. Il ne pouvait s'agir que d'une colonne de renfort arrivée au cours de la nuit et qui avait eu la chance de prendre les bédouins à revers. On les accueillit avec de grands transports de joie en déchargeant les fusils en l'air et on leur ouvrit les portes.

La suite se déroula à la vitesse d'un film accéléré. Lawrence et sa bande se jetèrent sur la garnison qui, surprise, ne put que se faire tuer jusqu'au dernier soldat.

Cuweira, Batra et Kethira s'étant rendues, Akaba fut à son tour investie par une multitude d'Arabes. Toutes les tribus du désert volaient au secours de la victoire.

Fayçal vint bientôt s'y installer avec son armée et préparer, en jonction avec le corps expéditionnaire du général Allenby, son mouvement tournant contre Jérusalem.

Les Turcs attribuaient justement à Lawrence la responsabilité de la révolte arabe. Culbutés dans la mer à l'ouest, encerclés au nord, harcelés au sud où ils avaient perdu la Mecque, ils devaient faire face sur tous les fronts à un ennemi le plus souvent invisible qui, alors que les espions le signalaient sur un point, parcourait la nuit des dizaines de mille pour venir semer la terreur là où on l'attendait le moins. L'aventurier n'avait-il pas une fois osé traverser de bout en bout le désert de Syrie infesté d'ennemis pour démolir un ouvrage d'art, l'immense pont suspendu au-dessus de la vallée de Yarmuk, presque aux portes de Damas ! Et, alors qu'on lui donnait la chasse, parcourant plus de 150 milles en deux jours, sans haltes, sans nourriture, au milieu d'une contrée difficile, il dynamitait le pont de Tell et Shebak, isolant ainsi la Palestine de Damas. Tout autre se fût déclaré satisfait de cette performance. Lui, nullement. A seule fin d'empêcher les ren-

forts ottomans de parvenir à Jérusalem, il reprenait sa marche infernale, monté sur son fidèle méhari. Encore 80 milles, en une seule nuit ! Juste le temps d'arriver trois heures avant un train de soldats au kilomètre 184. Une bonne charge de gélatine explosive et 14 wagons transportant cinq cents mitrailleuses, l'État-Major du 8^e Corps ottoman et son chef Jemal Pacha, embrasèrent l'air comme feu d'artifice.

Si nous perdons la partie en Orient, avait dit le général Falkenhayn chargé par le Kaiser de réorganiser les armées turques en pleine déroute, nous le devons à Lawrence et à lui seul.

Plus tard, en 1920, le général Liman von Sanders reprendra cette opinion autorisée en écrivant, dans ses mémoires : « Ce sont les tribus de Lawrence qui ont gagné la guerre dans le Proche-Orient et non les armées britanniques d'Allenby ».

A la suite de la destruction du train de Jemal Pacha, Preusser, directeur du contre-espionnage ottoman, organisa en vain un certain nombre d'attentats contre son vieil ennemi intime. En désespoir de cause, il essaya de soudoyer les bédouins qui l'approchaient, allant jusqu'à leur promettre 20 000 livres si on le capturait vivant et 10 000 livres, mort. Par la suite, ces sommes furent triplées par le général Falkenhayn.

Il va de soi que le caractère imprévu de cette offensive justifiait aux yeux de Lawrence la nécessité de prendre de nouvelles précautions. D'abord, il augmenta sa garde personnelle, enrôlant sans hésiter des gens de sac et de corde auxquels un trop grand esprit d'entreprise avait causé ça et là quelques ennuis. Comme il me l'avoua lui-même un jour :

Plus ces gaillards étaient tarés et mieux ils faisaient mon affaire. On voulait m'avoir par l'assassinat, eh bien je répondrais de la même façon ! Tant pis pour ceux dont l'extrême sensibilité s'offusquait de mes méthodes. Les officiers britanniques appelaient les hommes de ma garde, une centaine environ : les « coupe-jarrets », mais ils ne coupaient jamais les jarrets que sur mon ordre. Nous avions les meilleurs méhara et je n'enrôlais que des cavaliers infatigables, prêts à couvrir sans murmurer de longues distances ; des bandits peut-être, mais dévoués, courageux, rudes et sans attaches familiales. Ils n'admettaient d'autre autorité que la mienne. Très fiers d'appartenir à ma garde particulière, ils se battaient comme des diables et, souvent, contre de tout autres généraux que les Turcs. N'eût été ma rigoureuse discipline, ils auraient chaque jour commis d'innombrables assassinats dans l'armée. Je leur donnais six livres par mois, je payais en outre l'équipement, les montures et des primes lorsqu'ils le méritaient.

Or ces primes, les « coupe-jarrets » les méritaient fréquemment : exécution d'espions, de bédouins rebelles, de chefs de clan félons ; attaques des douars ennemis, des ponts, des trains, raids dans les lignes ottomanes, tout cela était le sel de leur existence palpitante. A l'un d'eux Lawrence versa 50 livres pour avoir, par deux fois, parcouru à la nage, sous le feu des sentinelles, l'aqueduc souterrain de Médine pour aller chercher et rapporter un compte rendu sur l'état de la place investie.

Deux autres s'en furent à pied de Gaza à Jérusalem dynamiter un aéroport turc et, tandis que l'un, nommé Nedjaa, se cachait dans la ville pour surveiller le mouvement des troupes, l'autre assurait la navette entre lui et Fayçal. Il lui fallait chaque fois contourner les postes ottomans. Le matin du jour où Fayçal et le général Allenby déclenchèrent leur offensive, ils crurent tout perdu parce qu'une batterie ennemie défendait un défilé impraticable. Leurs troupes s'avancèrent néanmoins au risque de se faire hacher sur place. Quelle ne fut pas leur stupéfaction quand, derrière les canons, le drapeau noir de Lawrence monta le long d'un mât. Sa besogne d'espion terminée, Nedjaa avait réussi tout simplement à s'engager en qualité de servent volontaire de la batterie et, là, il avait empoisonné le puits d'où les soldats tiraient l'eau de leur potote.

Le lendemain, Lawrence, ayant Nedjaa à son côté, entra dans Jérusalem sous un arc de triomphe. Toute la population arabe lui faisait un cortège d'honneur, digne d'un roi. Fayçal et d'Allenby n'étaient certes pas moins bien accueillis, mais c'était surtout au « Cheik aux yeux bleus » que souriaient les femmes sous les voiles de leur pudique aba. Gâteaux de toutes sortes, esclaves de toutes races furent amenés le soir dans sa demeure et un cheik local qui lui prodiguait impudemment du « Prince », du « Seigneur », du « Sauveur » le pria de jeter un coup d'œil sur une de ses épouses qu'il avait apportée roulée dans une pièce de soierie d'une grande valeur. C'était une Soudanaise au corps bronzé, jeune et ferme. Des hanches larges sous des reins bien cambrés, des seins frémissants, déjà lourds, ponctués de grains d'ambre noir, elle semblait pleine de vigueur amoureuse, bâtie pour les rudes assauts.

L'offrande avait son prix. Satisfait, Lawrence bourra sa pipe et :

Dieu soit loué ! cheik. Je crois que je vais la garder trois nuits.

« Seul, je prendrai Damas. »

L'automne et les neiges d'hiver ralentirent quelque peu les opérations militaires. Lawrence en profita pour compléter son

réseau d'espionnage chez les Turcs, visant particulièrement Alep, Bagdad et Damas. Lui-même se risqua dans cette dernière ville, siège de l'État-Major général turc, y demeura une semaine et en revint porteur de renseignements de premier ordre, mais qu'on ne pourrait utiliser qu'au printemps, lorsque le mauvais temps aurait cessé. D'ici là, également, les contingents français auraient effectué leur débarquement.

Au mois d'avril suivant, des rumeurs sur les immenses ressources de Lawrence couraient dans toute l'Arabie, annonçant aux gens que la balance penchait de son côté et de celui de son ami Fayçal, sous les ordres duquel se rangeaient d'autre part vingt mille hommes instruits par des officiers du « Colonial Corps ». On ne manquait plus de canons, car les Français qui en étaient abondamment pourvus mettaient les leurs à la disposition du chérif. Lawrence avait encore fait venir d'Angleterre cinq escadrilles de l'A. R. A. (Royal Air Force). On se battait donc sur terre, sur mer et dans l'air ; avec d'autant plus d'acharnement qu'on sentait la fin proche. Même renforcés de deux corps d'armée allemands, les Turcs fléchissaient sous ces attaques quotidiennes dirigées par un ennemi insaisissable.

Et, cependant, Lawrence n'avait jamais été l'homme des grands déploiements de troupes.

Je prendrai Damas avec l'aide de mes seuls « coupe-jarrets », ne cessait-il de répéter au général Allenby.

Lawrence réalisait ce type rare dans les interminables discussions au G. O. G. britannique : il voulait ou il ne voulait pas, et il n'y avait rien à ajouter. Aucun espoir de le raisonner ou de le gagner à d'autres vues. Il voulait prendre Damas. Il le fit.

Une nuit, réveillant sa garde du corps il franchit 60 kilomètres de champs d'olivier, s'empara de Cheik Saad défendue par une garnison vingt fois plus nombreuse que sa petite troupe. Cheik Saad commande la route de Damas. Désormais, les Turcs ne peuvent plus en sortir, ils sont enfermés comme dans une nasse et, tandis que Fayçal occupe les positions nouvelles, lui, dont la tête est mise à prix, se rend à Damas déguisé en lépreux ; il visite les souks, intrigue avec les indigènes, leur conseille de se tenir prêts, place une bombe dans une poudrerie, la fait sauter, change de costume, vole à un officier ottoman une monture rapide, se dirige vers la porte, bavarde avec les soldats qui le laissent passer et, enfouissant son coursier, leur dit :

— Je suis Lawrence !
Voilà l'homme. Cette prouesse absolument inouïe jette la consternation, bientôt la terreur, dans toute la ville. Les soldats tremblent à ce point qu'ils ne peuvent même plus viser ce cavalier de l'Apocalypse qui fuit bride abattue. Chacun se dit : puisque Lawrence est ici, c'est que tout est perdu.

Le surlendemain, ramenant sa garde au grand complet et les bandes armées du pillard Auda qui ne l'abandonnait guère, Lawrence s'empara de Deraat après avoir mis en pièce deux mille Allemands qui combattirent jusqu'à la mort. Le même soir, il opéra sa liaison, à Kiswe, avec le corps français du général Chauvel et ce fut l'ultime poussée. Dans la semaine qui suivit, la 4^e armée turque était défaite et Damas enveloppée. La révolution qu'il avait préparée peu de jours auparavant, à la barbe des autorités ottomanes, proclamait Fayçal Emir et Roi.

Deux années d'intrigues, de coups de mains, de combats aboutissaient enfin à cette victoire tant désirée, couronnement de la conquête de l'Orient. La grandiose épopée d'Arabie s'arrêtait là, mais la politique anglaise continuait...

En mission secrète.

Tournons maintenant nos regards vers l'Afrique.

Le bureau spécial de Downing-Street, C. S. S. B. (Colonial Service-Special Branch), autrement dit : « missions secrètes aux colonies », avait adressé à Lawrence un long rapport sur la situation critique en Abyssinie en le priant « d'aller faire un tour à Addis-Abeba ». La missive se terminait par une recommandation : vous agirez à titre personnel, sous votre seule responsabilité et de telle sorte qu'en aucun cas nous ne soyons obligés de tenir compte de vos engagements.

De son côté, Sir Reginald Wingate, Sirdar d'Égypte, avait reçu pour Lawrence deux décorations : la Military Cross et le Distinguished Service Order. L'aventurier, en froid avec le haut commandement, refusa l'une et l'autre, disant non sans fierté :

Décorez Fayçal. Moi, l'idée d'une « récompense » me remplit d'horreur. L'existence fiévreuse que je me suis imposée a



Le général Liman von Sanders qui commandait les forces ottomanes.

plus de charme à mes yeux que le côté militaire de ma carrière ; elle est au-dessus des critiques et des louanges.

Sir Reginald Wingate ne sut s'il devait s'emporter ou sourire.

— Je ne vous comprendrai jamais, Lawrence, murmura-t-il. Enfin, comme il vous plaira. Mais ce négus, Li-Jassou, qui nous tire dans les jambes ? Il importe cependant de le mettre au pas. Acceptez-vous de vous en charger ?

— La question ne se pose pas, Sir, répondit le terrible homme. Mort ou vif, Li-Jassou m'appartient.

Ceci se passait au Caire au moment que Li-Jassou, négus d'Abyssinie, menaçait de vouloir se joindre aux Empires Centraux et de porter secours au général allemand Lettow-Vorbeck qui, dans le Bas-Soudan, tenait en échec l'armée anglaise d'Afrique.

L'escorte : un sous-officier et un soldat soudanais, tous deux en « congé illimité », forts et résistants comme ces troncs d'acajou dont ils avaient la couleur. Le premier se nommait Yacoub, il servait depuis quinze ans, portait la barbe en collier et sur sa poitrine une amulette, grâce à laquelle, disait-il, la mort l'épargnait. Sa foi naïve ne prêtait pas à rire. Le second, Mahmoudou, était un enfant de la brousse, volontiers

pillard et coupeur de têtes, plein de mépris pour les armes modernes.

L'équipement : trois chevaux montés, deux mulets de bât, une mitrailleuse Vickers, de la gélatine explosive et deux caisses de piastres d'or. Le minimum dont s'embarrasse un homme habitué aux longs voyages et aux fâcheuses rencontres.

Un croiseur britannique transporta Lawrence à Aden. A partir de là, on ne le connaissait plus...

Bandits masqués

(A suivre.) MAURICE LAPORTE.

Au printemps dernier, dans une petite bourgade du nord de la Lithuanie, une vieille paysanne habitant seule fut avisée par le bureau de poste local qu'une somme de 500 dollars lui avait été adressée par un de ses fils résidant en Amérique.

Dès le lendemain, l'intéressée se rendit au bureau de poste pour y toucher la somme en question.

Là, le fonctionnaire de service lui dit qu'une pièce d'identité était nécessaire et d'avoir à se procurer ce document chez le commissaire de police.

Au bout de deux heures, et après avoir indiqué au commissaire les raisons pour lesquelles elle avait besoin d'accomplir cette formalité, elle obtint enfin le papier exigé. Mais, malheureusement, quand elle revint devant le bureau de poste, elle trouva celui-ci fermé. L'heure de la fermeture venait de sonner.

Elle regagna son domicile et, le soir même, un peu après minuit, deux hommes masqués firent irruption chez elle, lui demandant où se trouvaient les 500 dollars qu'elle avait dû encaisser le matin.

La brave femme leur répondit qu'elle n'avait pu les toucher, qu'elle était arrivée après la fermeture du bureau postal. Décontenancés, les deux malfaiteurs se retirèrent sans insister davantage.

Le soir suivant, deux voisins, à qui elle avait conté sa mésaventure de la veille, se tenaient armés dans une armoire de la chambre.

A la même heure que le jour précédent, les deux bandits masqués se présentèrent à nouveau pour exiger l'argent qu'ils n'avaient pu obtenir la veille.

A ce moment, les deux voisins qui se tenaient cachés, entre-bâillèrent la porte de l'armoire et firent feu sur les intrus.

L'un d'eux s'écroura mortellement blessé et l'autre parvint à s'enfuir.

Grande fut alors la stupéfaction des acteurs de ce drame en constatant que le bandit abattu sur le plancher de la chambre n'était autre que... le commissaire de police de l'endroit.

Fabricants d'or

ENCORE un de plus après Dunikowski. Il s'agit cette fois d'un ancien ouvrier serrurier allemand, nommé Tausser. Incarcéré, il y a quelques mois à Munich, sous l'inculpation d'escroquerie, il prétendait pouvoir fabriquer de l'or et avait intéressé à son procédé de nombreux industriels et financiers.

On annonce maintenant que Tausser se serait livré à de nouvelles expériences, sous le contrôle du directeur de la monnaie bavaroise et de hauts fonctionnaires de la police.

D'après le rapport officiel, Tausser serait parvenu à produire un dixième de gramme d'or pur avec un gramme soixante-sept de plomb.

Il paraît que les experts considèrent ce résultat comme satisfaisant.



Ci-contre : Lawrence se rendit à Damas, déguisé en lépreux.



Le sherif de la ville d'Austin, dans le Texas, se trouvait dans son bureau quand il reçut un coup de téléphone de son ami Edmonton, caissier de la Coleman National Bank, à Coleman (Texas), la cité voisine.

Allo, c'est vous, sherif? Excusez-moi de vous déranger! Mais la police d'ici est si gourde (sic) que l'on n'en peut rien tirer. J'ai bien failli ne plus jamais vous téléphoner, mon vieux! Tel que vous m'entendez, j'ai eu ce matin quatre revolvers sous le nez; et les messieurs qui les maniaient n'avaient fichtre pas l'air commode! Oui, une attaque à main armée, fort bien conçue! Ils sont arrivés au moment où l'on venait à peine d'ouvrir les portes, dans trois automobiles...

Levant le nez de mon guichet, j'ai eu soudain cette désagréable sensation des colts braqués sur moi, et de gaillards larges comme des armoires, masqués, au demeurant fort avarés de paroles: « Ton fric! » m'ont-ils dit. Je vous jure, c'était fort éloquent.

Plutôt que de me faire tuer (j'avais un pistolet dans le tiroir, mais il était vide!) je leur ai tendu un sac avec 24 000 dollars... Mettez-vous à ma place, mon vieux? Je ne pouvais guère faire autrement!

Tant mieux que vous vous en soyez sorti si bien. Ne plus pouvoir vous rafler un dollar à la belote, cher Edmonton, m'eût fait de la peine. Du coup, mes dimanches n'eussent paru sinistres. Mais que voulez-vous de moi, d'un point de vue plus strictement professionnel?

Eh bien, voilà, je vous le répète, la police d'ici est venue, a fait des constatations. Mais cela me semble une remarquable collection de nouilles (re-sic). Alors j'ai parlé de vous à un directeur. Pourriez-vous prendre en mains l'enquête?

Merci de cette preuve de confiance et d'amitié, Edmonton. Mais il n'est pas de bon ton, comprenez-moi, de mettre son nez dans les affaires des autres. Je serais détective privé, ce ne serait pas pareil. Mais, entre collègues, on n'a pas pour habitude de se barboter les belles enquêtes...

Par contre, mon vieux, voici ce que vous pouvez répondre de ma part à votre directeur. Vos bandits étaient quatre, n'avez-vous dit, et disposaient de trois automobiles. Cela prouve quelque chose. D'abord, que ce ne sont pas des amateurs, des jeunes gens que le cinéma aurait poussé à jouer aux gangsters. Mais une bande sérieuse, organisée, qui n'en est pas à son coup d'essai, et dont les moyens matériels sont importants.

Pourquoi vos hommes avaient-ils trois autos? Et dans chacune de ces autos, ça crève les yeux — pourquoi un copain au volant? Fidèles à toutes les traditions du genre, je suis sûr qu'ils n'avaient pas arrêté les moteurs! Inutile de me le préciser: je le savais. Simplement pour pouvoir plus aisément fuir. Pour se diviser, devenir ainsi moins remarquables.

C'est un fait constant, en matière criminelle. Des gars poussés par la misère ou par leurs mauvais instincts qui commettent un crime de ce genre ne se séparent jamais. La peur les égare; la responsabilité un peu tard, évidemment, pèse sur leurs têtes; ils éprouvent le besoin de rester serrés les uns contre les autres pour se donner du courage. Ainsi se font-ils cueillir d'un seul coup. Comme une fleur!

Au contraire — vous me suivez, Edmon-

Au poste de police d'Austin (Texas), voici le couple de gangsters arrêtés après le coup de main contre une banque de Coleman. Dans leur auto, on trouva une importante partie de la somme dérobée. Il s'agit de John et Marie Newton. Ils n'en étaient pas à leur coup d'essai.

ton? — des boys vraiment costauds, des spécialistes n'ont qu'une idée: filer chacun de son côté. C'est leur seule chance, (et ils le savent) de passer à travers les mailles du filet. On remarque quatre, cinq hommes dans une voiture; on ne se soucie guère de deux automobilistes à l'air paisible.

Les trois autos des bandits, après le coup dur, sont parties dans trois directions différentes, et ce le plus vite possible. Pourtant, elles ont commencé, toujours suivant les règles de l'art, par s'arrêter ensemble dans un endroit désert pour partager le butin. On a fait des parts égales: chacun a pris ce qui lui revenait; et en avant pleins gaz! L'ombre de la chaise électrique courait derrière elles sur le chemin.

J'ai sous les yeux, cependant, une carte du district. Or je note, entre Coleman et Austin, un carrefour peu fréquenté. C'est là, Edmonton, que les trois autos se sont arrêtées. C'est de là qu'elles sont reparties. L'une de ces routes mène à Austin. Je puis donc espérer que deux au moins des suspects sont dans mon secteur. Ceux-là? Rien ne m'interdit de leur faire mettre la main au collet. Je vais m'y employer. A bientôt des nouvelles!

Il racrocha. Face à lui un jeune policier, son secrétaire, se tordait de rire.

Chef, vous êtes un as! Si votre copain ne vous considère pas, à l'avenir, comme le plus grand policier des Etats Unis, je veux perdre mon nom!

J'avoue que j'ai pris quelque plaisir à le faire marcher. Lui et son directeur. Dans une heure, vous leur téléphonerez à nouveau de ma part, en annonçant l'arrestation. C'est bien le diable, si le banquier ne nous envoie pas une petite prime. Introduisez le gibier!

Un homme, les poignets enchaînés, le masque brutal, des lunettes aux yeux s'avancèrent, poussés par les inspecteurs. Derrière lui, une jeune femme, les traits durs, l'aspect inquiet. Elle n'était pas attachée. Les mains aux poches de son ensemble de laine, regardant de biais, elle évoquait irrésistiblement un renard pris au piège.

Vous vous nommez John Newton. Vous avez trente ans. Madame est votre épouse, Marie Newton, vingt-sept ans. Mes agents ont arrêté votre voiture sur la route, ce matin, à neuf heures. Sous les coussins arrière, on a trouvé 7 742 dollars. Vous venez de Coleman.

Or à Coleman, à huit heures, on avait, lors d'un audacieux coup de main, enlevé 24 000 dollars dans une banque. L'une des voitures utilisées pour la fuite était pilotée par une femme, par Mrs Newton, ici présente. Et 7 742 dollars représentent, à peu de chose près, le tiers de ce que l'on a volé. Avouez. C'est ce que vous avez de mieux à faire maintenant. Vous avez bien commencé à la banque, et mal fini sur la route. C'est arrivé à d'autres, et de plus forts!

Ils avouèrent, après une demi-heure de cette conversation interrogatoire. Sans ressources, ils s'étaient laissés entraîner... dirent-ils! Mais leur casier judiciaire devait révéler, déjà, des faits semblables, et plusieurs séjours aux frais de l'Etat... à l'ombre!

On accuse, on plaide, on juge...

Le surintendant de la marquise.

Alors que tant de malheureux se plaignent du manque d'argent, il est des riches à qui la charge de leur fortune semble insupportable.

Telle la marquise de N..., veuve d'un descendant d'un célèbre maréchal de l'Empire: faire des comptes, aller à la banque, examiner des titres, détacher des coupons... corvées insupportables, pensait la noble dame qui cherchait un surintendant de ses finances.

Dieu — ou plutôt le diable — y pourvut: un matin que la marquise était en discussion avec un valet de pied impertinent, un troisième personnage se mêla à l'affaire; c'était un humble bonhomme, envoyé d'une compagnie d'assurances pour toucher une quelconque prime:

Comment faquin, s'exclama-t-il, vous osez répondre sur ce ton à Madame qui doit être si bonne pour vous?

De quoi vous mêlez-vous? interrogea sans embages le domestique, tandis que la maîtresse de céans remerciait l'employé de son intervention.

A propos, monsieur, lui demanda-t-elle, que voulez-vous?

L'homme exposa le but de sa visite et sortit de son maroquin quelques papiers sur lesquels il traça d'une main experte une dizaine de chiffres qu'il additionna avec rapidité sous les yeux émerveillés de la marquise.

Mais, mon ami, vous êtes un calculateur prodigieux, maudit en personne...

L'employé salua, flatté; pourtant il crut qu'il faisait un rêve — un trop beau rêve lorsqu'il entendit son interlocutrice lui demander:

Voulez-vous rester près de moi, devenir mon factotum, mon homme de confiance? Avoir toute sa vie gagné quelques billets de cent francs mensuels permettant péniblement de subvenir à ses besoins, avoir toute sa vie manqué de tout, et subitement, à cinquante-cinq ans, alors qu'on est presque un vieil homme sans illusions, s'entendre faire une telle offre, quel conte de fées!

Bourdeaux — c'était le nom du factotum — prit en main, s'il est possible de dire, la fortune considérable de la marquise qu'il suivait partout, sorte de coffre-fort ambulante.

L'achète ce diamant, disait la noble dame, payez Bourdeaux.

Je prends ces fleurs, je vais au thé, au dancing, au théâtre... payez Bourdeaux.

Et Bourdeaux qui avait, bien entendu, abandonné les manches de lustrine et la serviette de maroquin du modeste employé, payait:

Quel homme merveilleux! s'exclamait la marquise, il gère mes biens comme s'ils étaient à lui!

Sans doute le pensa-t-il, puisqu'il prit un jour un million de titres qu'il négocia pour son propre compte... ce fut sa perte... La marquise porta plainte et l'indélicat surintendant des finances fut condamné à treize mois de prison; la plaignante alors se tourna vers la banque qui avait négocié les titres en lui disant:

Vous saviez que votre client, pauvre homme à mon service, n'avait ni titres, ni argent, vous ne deviez pas traiter avec lui sans me prévenir et je vous considère comme responsable de la perte de mon million.

Après plaidoiries de M^{re} Archevêque et Edmond Bloch pour la banque et le banquier et de M^{re} Caulier L'Héritier pour la marquise, la première chambre du tribunal a débouté celle dernière de la demande en écartant la responsabilité de la banque.

Selon le vieil adage juridique — possession vaut titre — la banque n'avait pas à se préoccuper à qui appartenaient les valeurs.

Le rôle de l'amant.

Au banc des prévenus libérés de la douzième chambre correctionnelle vient s'asseoir un homme digne et solennel, évidemment fort mal à l'aise chez Thémis: un personnage distingué, le pli de son pantalon est aussi parfait que la raie de ses cheveux, son visage est net, pas un muscle ne bouge; on a l'impression qu'il vient d'être repassé de la tête aux pieds et, pourtant, cet homme correct est poursuivi pour coups.

A plusieurs reprises et devant témoins, lui dit le président, vous avez malmené et brutalisé la demoiselle Georgette T..., votre maîtresse, aujourd'hui partie civile contre vous!

Le sherif, quand on les eut expédiés à la prison, dit à son sous-ordre:

Quelle chance, quand même, que la patrouille, ce matin, qui laissa passer tranquillement deux cents autos, ait justement eu l'idée d'arrêter celle-là! Le hasard est un dieu pour nous.

Oui, Mais cela s'explique. Ils allaient trop vite; ils étaient pâles. Pas de classe! Cela les a perdus. Quand on n'est pas sûr de soi, on ne fait pas un métier pareil!

C'est depuis vingt ans mon avis, Boy! vous pouvez maintenant téléphoner de ma part à Edmonton!

Ladite demoiselle T... montre un poupin visage sous une chevelure aux reflets de satin noir:

Longtemps, explique-t-elle, j'ai patiemment parce que, en dehors de ses brutalités, mon ami était bon pour moi, mais la dernière fois qu'il m'a battue, il l'a fait avec une telle violence que j'avais le corps truffé...

Comme une dinde! énonce Hegmatique le prévenu qui n'a encore rien dit.

Mais la partie civile n'admet pas ce mot.

Bien sûr, rétorque-t-elle, que, si je n'étais pas une dinde je ne serais pas restée aussi longtemps avec vous! Croyez vous, monsieur le président, que ce monsieur me battait parce que je voulais maigrir.

Je n'aime pas les squelettes! déclare sèchement le monsieur correct, qui ajoute: L'ascétisme de certaines femmes dépasse celui des saintes, elle m'exaspérait en ne mangeant pas!

Ce n'était pas une raison pour la frapper au point de marquer son corps de bleus qui, d'après un certificat médical, ont persisté des mois!

Et, sur cet aphorisme, le tribunal de rendre un jugement dont certain attendus sont un peu inattendus:

Attendu que le rôle de l'amant ne consiste pas à brutaliser une femme de façon à laisser sur son corps des marques visibles de violences...

Le tribunal ne dit pas si le rôle de l'amant consiste à battre sa maîtresse sans laisser de traces!

Attendu qu'une femme, lorsqu'elle prend un amant est en droit d'attendre de lui autre chose que des coups...

Evidemment!

En conséquence, le tribunal condamne le sieur N... à huit jours de prison avec sursis et 3 000 francs de dommages-intérêts vis-à-vis de la demanderesse.

Le monsieur, plus empressé que jamais, fait un salut correct au tribunal, rectifie le pli de son pantalon et sort, raide, de la salle d'audience, en murmurant à l'adresse de celle qu'il a trop battue:

Garce!

Bataille autour d'un nez.

Justice de paix du seizième arrondissement: un médecin réclame à une sienne cliente le paiement d'une opération esthétique que ladite cliente se refuse à payer.

LE JUGE DE PAIX. — Pourquoi, madame, vous obstinez-vous à ne pas payer votre médecin?

LA CLIENTE. — Parce qu'il m'a abimée.

LE JUGE DE PAIX. — Il vous a abimée... quoi?

LA CLIENTE. — Le nez... Voyez plutôt. Et elle place son nez, s'il est possible de dire, sous les yeux du juge de paix qui, sans doute par galanterie, n'ose pas déclarer que cet appendice nasal est évidemment trop gros et trop long.

LE JUGE DE PAIX. — Mais en quoi le médecin est-il responsable de la forme de votre nez?

LA CLIENTE. — C'est simple: j'ai toujours eu un nez trop volumineux, une amie me conseilla d'aller voir le docteur N... que voici et qui se spécialise dans les opérations esthétiques... Docteur, lui dis-je, puis-je transformer mon nez? Madame, me répondit-il, dans un mois vous aurez un nez de forme parfaite: une petite opération, quelques soins et... quatre mille francs. Je versai immédiatement la moitié, toute heureuse de penser que, dans un mois, j'aurais un joli nez.

LE JUGE DE PAIX. — Pour nous résumer, qu'advint-il après l'opération?

LA CLIENTE. — Mon nez portait une cicatrice et il était aussi gros, peut-être même davantage, car il enflait par moments.

LE DOCTEUR, qui jusque-là n'avait rien dit. — Jamais grand nez n'a déparé beau visage.

LA CLIENTE. — Je ne vous demandais pas de me citer des proverbes, mais de raccourcir mon nez.

LE DOCTEUR, sentencieux. — Votre nez est réfractaire au raccourcissement et ce n'est pas une raison pour ne pas me payer une opération qui a été faite suivant les règles de l'art.

Le juge de paix nomme un expert chargé d'examiner le nez litigieux, lequel durant la discussion est devenu d'un rouge violacé couleur d'aubergine, ce qui évidemment n'est pas la couleur désirable pour un nez féminin... ni même masculin.

SYLVIA REISSER.

L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou de fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des lézions d'altérations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Pervez candidat. Adresser à:

Reveries WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (198 C. E.) Londres W. 1

Voulez-vous être riche, aimé ou vengé ?

Les philtres mystérieux aux vertus miraculeuses étaient fort en vogue autrefois, mais ne croyez pas que le progrès ait consommé leur disparition. Certes, la pratique en est rare de nos jours, mais elle existe encore. Tout récemment, un juge d'instruction de Metz, M. Magniez, était saisi d'une affaire troublante de ce genre : une certaine dame Y... avait vendu à une commerçante de la ville un philtre d'amour composé de poudre de crapaud, pour la somme de deux cents francs. La cliente, déçue dans son espoir, avait porté plainte en escroquerie. Un chimiste expert fut nommé qui analysa le philtre en question : son rapport confirma que M^{me} Y... utilisait bien de la peau de crapaud dans ses préparations. En conséquence, comme il n'y avait pas tromperie sur la marchandise, la fabricante de drogues magiques fut remise en liberté.

Des marchandes de philtres en tous genres et pour tous les cas, il y en a plusieurs dizaines à Paris seulement, me dit l'inspecteur P... qui fut chargé à diverses reprises de recherches dans les milieux où l'on exploite la crédulité des gens naïfs en mal de bonheur ou de richesse. Au cours de mes enquêtes, j'ai pu constater des faits qui nous replongent en plein moyen âge. C'est à ne pas croire... Avez-vous connu la femme Volpy ? Ce fut la grande pourvoyeuse de philtres ; elle en avait inventé d'incroyables, mais ce qui était plus incroyable encore, c'était la foi aveugle de sa clientèle. Ah ! ce qu'elle a pu faire ingurgiter à ses victimes !

L'inspecteur P... alla chercher un dossier volumineux :

Il y a là dedans toute l'affaire, les plaintes des clients dupés, les aveux de la Volpy et des détails ahurissants sur ses procédés. Voulez-vous quelques échantillons de philtres imaginés par cette femme qui se vanta de réaliser plus de cent mille francs de bénéfices bon an mal an ?

Le policier me tend des formules écrites à l'encre rouge. Je lis : « Pour se faire remarquer de l'homme que l'on aime : prendre vingt gouttes de sang d'un bouc ; hachez quelques brins de civette ; procurez-vous trois cheveux de la personne dont vous voulez être aimé et accouplez-les avec trois des vôtres pendant trois jours ; coupez-les finement. Faites macérer le tout, une nuit sans lune, dans un petit pot rempli de café. Faites prendre à son insu ce breuvage à la personne aimée, à son petit déjeuner. »

Et le client crédule doit s'estimer heureux, commenta l'inspecteur P... si l'on ne lui fait pas avaler des mixtures encore moins ragoutantes, des mélanges infâmes dans la composition desquels entrent de la fiente d'oiseau, de la bouse de vache, de l'urine de bouc, voire un hachis de testicules de taureau... Ne croyez pas que j'exagère : nous sommes en pleine réalité ! Il n'est même pas possible de vous donner la liste des matières qui composent certains philtres : il conviendrait d'employer le latin qui, dit-on, dans les mots brave l'honnêteté.

Cependant je ne puis résister à documenter nos lecteurs sur trois philtres types : le premier qui attire l'amour ; le second qui accorde la richesse et le troisième qui venge.

Voici le philtre d'amour : Prenez quelques gouttes de votre sang un vendredi de printemps, mettez-les sécher dans un petit pot avec deux testicules de lièvre et le foie d'une colombe ; réduisez le tout en poudre fine et faites-en avaler à la personne sur laquelle vous avez quelque dessin, environ la contenance d'un dé à coudre. Renouvelez jusqu'à trois fois si vous n'obtenez pas tout de suite le résultat attendu.

Passons au philtre de richesse qui procure l'argent et fait gagner au jeu : Prenez une anguille morte par faute d'eau, puis le fiel d'un taureau, lequel fiel vous introduirez dans la peau de l'anguille avec un petit

verre de sang de corbeau, liez la peau de l'anguille par les deux bouts avec de la corde de pendu, et mettez cela dans un fumier chaud l'espace de quinze jours, puis vous la ferez sécher dans un four chauffé avec de la fougère cueillie la veille de la Saint-Jean ; puis vous en ferez un bracelet sur lequel vous écrirez ces trois lettres H. V. L. Portez ce bracelet autour de votre bras et la fortune vous sourira en toutes occasions.

Si le cœur vous en dit, vous pouvez essayer ! Mais voici le philtre de vengeance : Prenez une tête de vipère et trois dents de loup, faites bouillir cela dans une casserole de cuivre n'ayant jamais servi. Au bout d'une heure, jetez dans cette casserole les cendres d'un os de vautour. Faites macérer toute une nuit, un vendredi, de préférence une nuit sans lune. Vous obtiendrez un liquide noirâtre. Versez trois gouttes de ce philtre dans le vin de la personne dont vous voulez tirer vengeance.

Nous pourrions reproduire d'autres combinaisons de philtres tout aussi effarantes.

Les marchandes de philtres ont-elles beaucoup de clients ? demandons-nous.

Le policier nous répond :

Plus qu'on ne se l'imagine, et je sais même des gens de la bonne société, comme on dit, qui croient à ces dangereuses fariboles et se laissent duper par des mégères cupides. Mais, à vrai dire, la clientèle se compose de détraqués dont on exploite la faiblesse mentale. Cependant, particulièrement dans les campagnes, on trouve

Marchandes de Philtres

des paysans retardataires qui croient dur comme fer aux philtres et à leurs effets, et les élixirs, les onguents, les compositions les plus abracadabrantes sont de pratique courante.

Mais les victimes des marchandes de philtres, lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles ont été dupées, portent-elles plainte ?

Rarement, et d'ailleurs la répression est quasi impossible. Prenez-en pour exemple le jugement de Metz qui vous a donné l'idée de venir me voir. Tous les ingrédients indiqués dans la formule des philtres sont ordinairement employés ; il n'y a donc pas tromperie sur la marchandise vendue. Quant au résultat, c'est évidemment autre chose. Mais je dois dire qu'au cours de mes enquêtes il m'arrive de trouver des personnes qui se déclarent très satisfaites des effets du philtre... C'est extraordinaire, mais c'est ainsi. Il y a probablement d'heureuses coïncidences. D'ailleurs les marchandes de philtres sont astucieuses et dans leurs formules, il y a des prescriptions qui, en cas d'échec, leur assurent une porte de sortie

honorable : par exemple, tel philtre doit être absorbé à minuit. Or il est toujours facile de prétendre qu'il n'était pas minuit exactement. Il y a beaucoup d'échappatoires de ce genre, heureusement pour la corporation ! Le clair de lune obligatoire s'est voilé ou la fiente de bouc n'était pas assez fraîche.

Mais ce reportage documentaire n'eût pas été complet sans une visite à l'une de ces marchandes de recettes miraculeuses, divines ou infernales, comme vous voudrez. Une récente information judiciaire, qui se termina d'ailleurs par un non-lieu

Cette sorcière moderne a l'apparence d'une bonne vieille grand'mère.



La clientèle se compose de détraqués dont on exploite la faiblesse mentale.

m'avait fait connaître l'adresse de l'une d'elles, la mère Chouve, qui pratique depuis bientôt vingt-cinq ans. Elle habite rue du Temple, dans un petit logement de trois pièces dont la cuisine a été transformée en laboratoire. C'est au septième. Cette sorcière moderne a l'apparence d'une bonne vieille grand'mère et rien ne décèle apparemment l'étrange besogne à laquelle elle s'est vouée.

Les poudres de crapaud, les peaux d'anguille, les cendres de bouc et autres préparations indispensables à la composition de ses cocktails maléfiques doivent être rangés dans des armoires.

Tout de suite, la mère Chouve m'instruit de sa loyauté professionnelle :

« Ici, vous payez peut-être plus cher qu'ailleurs, mais on ne vous donne pas de la farine pour de la poudre de crapaud ou de la cendre d'anthracite pour de la fiente de bouc. Et que voulez-vous ?

J'ai préparé mon boniment :

« Je ne suis pas aimé... »

Elle m'interrompt :

« Je comprends. J'ai votre affaire : la réussite est certaine... En tout cas, revenez me voir, car, alors, on forcerait la dose. C'est une question de tempérament, et je ne connais pas la personne. »

Elle me remet une petite boîte en carton ronde et noire. Sur une étiquette collée sur le couvercle, il y a les indications :

« Poudre de crapaud, civette hachée, crâne de hibou calciné. Joindre à ce mélange trois cheveux de la personne qu'on aime. Faire macérer entre minuit et trois heures du matin cette préparation. En faire absorber une cuillerée à café à ladite personne. »

Prix : 12 francs.

Je verse la somme et la mère Chouve me reconduit.

« Vous serez content, je vous le promets. »

J'ai gardé la petite boîte. On ne sait jamais...
ANDRÉ CHARPENTIER.



CONFESSION D'UN CAMBRIOLEUR MONDAIN

l'étude, naturellement. Cette missive annonce à M. Masson l'envoi de quelques centaines de milliers de francs en titres au porteur provenant de la succession de M^{me} veuve Masson au bénéfice dudit destinataire, son neveu et héritier.

— Quoi ? Ce Masson c'était vous ?

— Évidemment, puisque le livret de famille que je présente porte effectivement ce nom, ainsi que le certificat de domicile. D'ailleurs, au vu de ces pièces, je reçois, le même jour, une avance de 300 000 francs sur la vente de ces titres. Car j'ai également les titres. Et je les ai tendus à M. le sous-directeur en même temps que les pièces.

— ... Que les pièces fausses ?

— Attendez ! les titres sont vrais.

— Et la lettre du notaire ?

— Je l'ai fabriquée. Facile...

Dans une imprimerie des Gobelins, j'ai commandé cent feuilles de papier à lettres à en tête imprimée au nom de M^e F... notaire à Villefranche-sur-Mer.

— Vous le connaissiez ?

— Pas du tout. J'ai trouvé son nom sur le Bottin. Mais j'ai choisi Villefranche-sur-Mer, parce que je sais que c'est toute une affaire pour obtenir la communication téléphonique avec ce pays. Alors, si la banque avait voulu se renseigner tout de suite...

Pour le reste de cette missive, c'était une affaire de machine à écrire. Ne me demandez pas où je me suis procuré les autres pièces. J'ai toujours eu à ma disposition une douzaine d'états civils fictifs parfaitement en règle. La lettre avait été expédiée de Villefranche par un ami, que j'y avais envoyé tout exprès.

— Et la banque ne s'est doutée de rien ?

— Le sous-directeur m'a dit : « Je vais vous faire verser aujourd'hui une partie de la somme. Revenez toucher le complément dans cinq jours, le temps de réaliser l'opération et d'effectuer les écritures. »

— Et, évidemment, vous vous êtes bien gardé de revenir ?

— Vous plaisantez ? Perdre mes fonds ! Je suis revenu et j'ai touché mon complément.

— Je ne vous demande pas d'où venaient vos fonds, comme vous dites.

Inutile, j'allais vous le dire. Ils venaient de chez M^{me} veuve Debleds, 18, rue Saint-Placide. Vous ne connaissez pas ?

— Non.

— Moi non plus. Je n'ai pas eu le plaisir de la rencontrer quand je me suis présenté chez elle. Mais le magot y était. Au moment où se placent les événements que je vous narre, ils n'y étaient plus. Mais ils y sont aujourd'hui.

— Comment cela ?

— C'est toute une histoire qui est aussi un peu la mienne et qui sera l'occasion de la suite de ce récit. Mais, puisque nous sommes chez cette honorable vieille dame, permettez-moi de vous faire les honneurs de son logis. Il n'apparaît pas possible qu'un logis de vieille dame de la rue Saint-Placide ne soit pas exactement celui-là. Un antique mobilier du plus pur Louis-Philippe. Les valeurs sont dans une armoire de noyer. Si j'ajoute que les pendules sont sous globe, je vous aurai tout dit.

— Les bons de la Défense, je les ai tous écoulés le même jour, dans une vingtaine de bureaux de poste différents.

— Le reste, les titres, comme je viens de vous l'exposer. Ne parlons pas des billets liquides. Liquides, ils se sont donc tout naturellement écoulés.

— Je ne suis pas, vous le savez, un mauvais garçon. Je ne refuse jamais un service, à plus forte raison un bon conseil. Pourquoi un ami embarrassé me confia-t-il son ennui ? Il avait des titres à vendre et ne savait comment s'y prendre. Je ne lui ai pas posé trop de questions. Je ne lui en ai même posé aucune. Il faut que vous sachiez bien ce que l'on ignore trop généralement dans le public. Même entre nous, confrères de la pince-monseigneur, nous ne faisons pas d'aveux circonstanciés. Je ne sais pas d'où provenaient les valeurs dont mon camarade était embarrassé. Je lui ai seulement indiqué le truc du notaire. Et, comme il me restait quatre-vingt-dix-neuf feuilles de papier à lettres...

— Je devine que votre ami les a destinées au même emploi ?

— Sans doute. Seulement, il a voulu écrire lui-même le libellé de la lettre notariale. Et, comme ses études n'ont pas atteint le certificat d'études, il a présenté à une banque une lettre d'officier ministériel constellée de fautes d'orthographe. On l'a prié de repasser. Quand il est revenu, le téléphone avait eu tout de même le temps de marcher de Paris à Villefranche-sur-Mer.

— Repassez-donc », lui dit-on. Et on lui demanda des renseignements complémentaires. Mon ami partit, en laissant ses bons titres et ses mauvaises pièces. Quand on vit qu'il ne revenait pas, la police fut prévenue.

— Seulement cette seconde affaire ressemblait beaucoup à la première qui m'avait si bien réussi. On se la rappela et on rechercha les titres de la première opération. Le syndicat des agents de change découvrit qu'il y avait opposition. Moi, je me croyais bien tranquille, car je savais que l'opposition sur les valeurs de rente française n'a d'effet qu'au moment du recoupnement. Je ne comptais pas sur cette mobilisation des agents de change.

— Trop tard... Roche est déjà plus loin que la place de l'Hôtel-de-Ville.

On trouva dans mon appartement 40 000 francs de titres dans un carton à chapeau.

VI (1)

Une banque complaisante. — La lettre du notaire. — La vieille dame de la rue Saint-Placide. — Les fautes d'orthographe du tabellion. — Au nom de la loi ! — La belle Annik. — Une évulsion au Palais de Justice. — Des bijoux qui s'envolent chez le juge d'instruction. — La liberté et l'amour. — Gentleman ou gangster. — Le cambrioleur mondain n'aime pas la justice du peuple.

Vous m'avez bien fait rire l'autre jour... Tant mieux, Francis. Les occasions de se réjouir sont rares en ces temps-ci. Mais à quelle occasion et quand ai-je eu cette bonne fortune ?

Le jour que nous nous sommes retrouvés. Quand je vous ai dit que je sortais de prison, vous m'avez demandé aussitôt si je n'étais pas banquier.

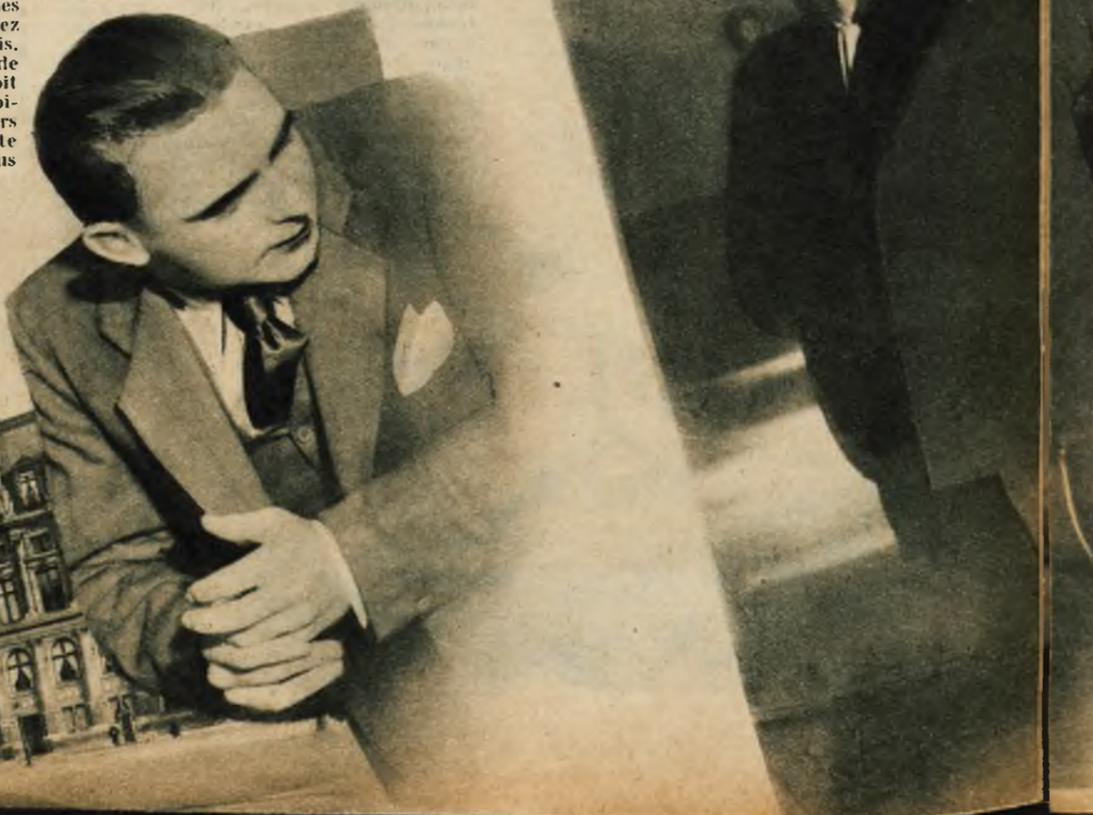
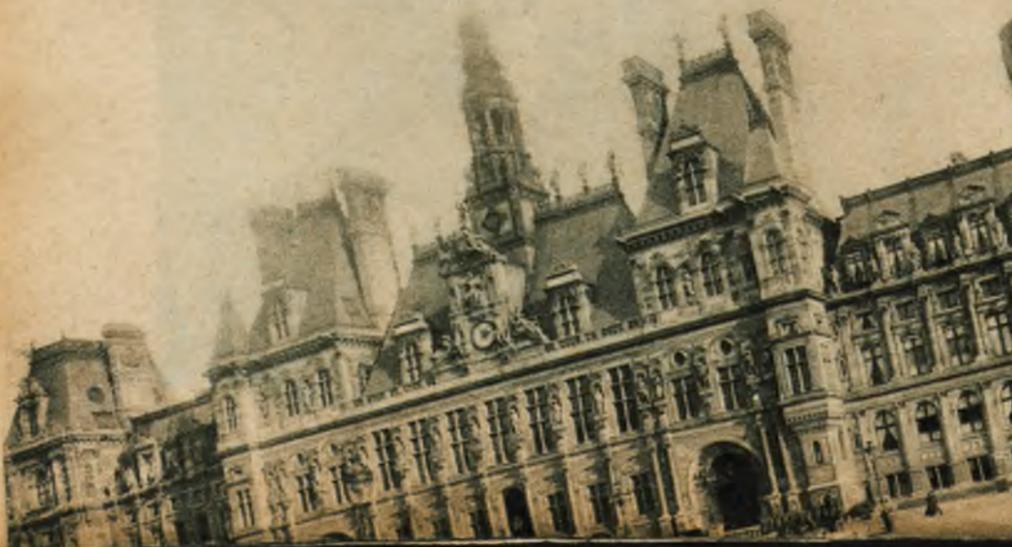
— Je n'ai pas dit ça pour vous froisser, Francis.

— Vous êtes tout excusé. Non, je ne suis pas banquier. Je suis plus malin que ça.

Et, après son rire malicieux et gamin, Francis Roche explique :

— Figurez-vous que nous sommes dans une banque, dans une bonne banque des environs de la Bourse. Je suis dans le bureau du sous-directeur. Je lui montre des pièces. Une lettre de M^e F... notaire à Villefranche-sur-Mer, lettre avec en-tête de

(1) Voir *Police-Magazine* n^{os} 236 à 240.



CONFESIONS D'UN CAMBRIOLEUR



Qu'on croie bien que, quand je conte ces dialogues, je ne me laisse aller à aucune fantaisie. Je fais parler Francis Roche, comme il m'a parlé lui-même.

— Ce sentiment du devoir, d'ailleurs, ajoute-t-il, m'a coûté cher. Le juge a fait saisir et vendre le château que je possédais en Touraine et où, si souvent, des personnalités avaient accepté mes invitations. J'ai donné de fort belles chasses. Hélas ! terres, domaine et manoir, tout a été vendu pour rembourser mes victimes. Mais il aurait fallu faire vendre tous les châteaux de la Loire pour les dédommager tout à fait.

On avait cependant découvert des valeurs importantes dans votre appartement parisien.

— Des bijoux, notamment, comme je vous l'ai dit. Ce devait être la cause de mon équipée et aussi de ma gloire : une triste gloire, je vous le concède, et plus triste pour moi que vous ne pourriez croire, car elle m'a fait perdre ma considération mondaine.

— Donc, selon la loi, M. Ducastring avait convoqué des plaignants de divers cambriolages dont les auteurs n'avaient pas été découverts, afin de leur demander s'ils reconnaissaient les bijoux trouvés chez moi comme leur appartenant. Cette confrontation, pour lui donner son nom procédurier, s'effectuait le 25 juin 1930. Il y avait vingt-cinq personnes dans le cabinet du juge. Or, c'est une pièce exigüe. Outre les témoins éventuels, il y avait là mes avocats, M^e Charpentier, collaborateur de M^e Thaon, mon défenseur, et M^e Larrivoire, qui avait été mon condisciple au Lycée de Rouen. Et aussi le garde municipal préposé à ma garde. Enfin moi, naturellement.

Sur la table était exposé tout un étalage de joaillier. Les assistants se pressaient autour de cette table pour y reconnaître leur bien. Dans la cohue, j'étais un peu oublié. Mon brave garde lui-même, éboui de tant de splendeurs, contemplait une rivière de diamants. Je voyais la porte tout près de moi. Et rien, qu'une foule indifférente entre la porte et moi-même. Je me penchai vers mes avocats : « Je m'en vais », murmurai-je.

— Et, effectivement, tranquillement, je m'en allai. Je fendis la cohue sans être remarqué. On ne savait pas qui j'étais. J'entr'ouvris la porte. Je me glissai dans le couloir.

— J'étais en face de l'escalier. Je le descendis en toute hâte, et, pour que ma précipitation ne donne pas l'alarme, je feignis de courir après un avocat en criant, comme si j'appelais : « Maître... Maître... »

— Ainsi, je gagnai le rez-de-chaussée. Le cœur me battait dans la poitrine. Je courus, traversai le Pont-au-Change, atteignis la place du Châtelet, pris l'avenue Victoria, traversai la place de l'Hôtel-de-Ville, enfilai au hasard des rues et des rues. Et je finis, je ne sais comment, sans avoir cessé de courir pour arriver à la gare Saint-Lazare. Je n'aurais pas pu faire un pas de plus.

Et Francis Roche, qui a le culte des classiques, me dit :

— Vous connaissez l'histoire du soldat de Marathon ? C'était un peu cela. L'illustration historique en moins. Mais je me demandai un instant, si, comme lui, je n'allais tomber mort après une telle fatigue.

Fatigue bien inutile. Dès les premières rues écartées tout péril de poursuite était conjuré.

— Si j'avais préparé ma fuite, j'eusse ainsi pensé. Mais l'émotion de me voir libre... Cette invraisemblable évasion... J'étais comme fou. Je ne rendis chez un ami où je savais que la police ne m'irait pas joindre. Je n'avais pas un sou sur moi. Et j'avais eu des millions. Ils étaient étalés, en partie, du moins sur la table du juge. Cruelle ironie !

— L'ami m'avait rendu dans mon affaire de signalés services. Il me remit cent francs. C'était plus qu'il ne fallait pour me faire attendre le secours de mon amie. Elle était restée riche encore de ma richesse passée, dont elle ignorait l'origine. D'un café voisin où je pus prendre un cordial, je lui téléphonai.

— La communication devait passer par la loge du concierge de l'immeuble. A peine eus-je décroché le récepteur que j'entendis : « Attendez ». Puis, aussitôt, une voix d'homme : « Allô, c'est toi, Francis ? Où es-tu ? » Je répondis : « Et vous, qui me tutoyez, qui êtes-vous ? — Je suis un de tes copains. — Vous vous trompez, mon ami. Vous croyez avoir affaire à vos relations ordinaires. Je n'ai pas de « copains », comme vous dites ? J'ai des amis. »

— La voix, un peu désappointée, me semblait-il, reprenait : « Tu dois avoir besoin d'argent ? Dis-moi où tu es ? Je vais aller t'en porter. Je n'ai pas d'amis parmi ces messieurs du quai des Orfèvres. Ils n'ont jamais été reçus dans les salons où je fréquente. Je vais y retourner pour avoir le plaisir de ne pas les revoir. »

— Je blaguais, je craniais. Mais, malgré ma liberté reconquise, j'avais le cœur gros. Je pensais que ces salons, maintenant, après le récit de mon exploit dans les journaux et la parution de ma photographie, me seraient décidément fermés. J'allais vivre une existence nouvelle...

Pendant que Francis prenait la fuite, dans le cabinet de M. le juge d'instruction Ducastring, une autre scène se déroulait...

Tous les témoins sont penchés sur la table couverte de pierreries des Mille et une Nuits. Une vieille dame, aux atours de douairière s'est écriée :

— Je reconnais cette broche d'or ancienne sertie de diamants ! Elle ornait ma corbeille de noces !

D'autres reconnaissent aussi qui une bague, qui un bracelet, qui un porte-cigarelle, qui une montre.

Eh bien ! Roche, s'est écrié le magistrat. Dites-nous d'où vous viennent ces bijoux.

Roche ne répond pas. Le garde foule des yeux ahuris. Où est Roche ? Plus de Roche. Émoi. Affolement. Le juge est effaré. Il s'adresse aux deux avocats :

— Maîtres, où est votre client ?

— Monsieur le juge, nous ne sommes pas chargés de le garder !

— Vite ! vite ! courez après lui. Rattrapez-le ! Arrêtez-le !

Le garde court. Dix gardes courent. Trop tard. À ce moment, Francis Roche est déjà plus loin que la place de l'Hôtel-de-Ville. Il court, il court à perdre haleine vers la gare Saint-Lazare. Le juge, le greffier sont dans l'escalier, derrière les gardes. Le Palais est en révolition.

Il faut se rendre à l'évidence, Francis Roche est parti. Mais voilà bien autre chose. On ramasse les bijoux. Où sont les diamants ? Et les deux rubis. Et la grande opale ovale ? Et les turquoises ? Et la montre sertie de brillants ? Une grande part du butin a disparu pendant l'absence du juge et de son greffier. Allons, il n'y a pas de voleurs que dans le monde des individus qu'on amène chez M. le juge au bout d'une chaîne que tient un garde et qu'il a bien tort de lâcher. Des témoins viennent peut-être déposer, auxiliaires de la justice, pour accabler l'homme que Thémis a agrippé, et qui, eux, cependant...

Quel beau tableau de mœurs, quel charmant conte philosophique !

Revenons maintenant à Francis.

— J'en ai eu du mal à revoir Annik ! Vous ne sauriez croire ! Elle ne pouvait pas faire un pas sans avoir derrière elle, un de ces messieurs de la rue des Orfèvres. Il a fallu la 30 CV d'un ami qui est venu la prendre, l'a emmenée jusque dans l'Oise à cent kilomètres de Paris... pour la ramener place Saint-Augustin où je l'attendais. Ah ! j'ai passé ce soir-là des heures rares. Un fin diner. Mais je l'ai abrégé parce que j'avais encore plus d'appétit pour la nuit d'amour que j'attendais. Chère Annik !... Je parle de l'Annik de ce temps-là... Car depuis...

— Seulement, le lendemain, il a fallu penser aux choses sérieuses. Annik, imprévoyante, n'avait plus d'argent. Il me fallait refaire une vie nouvelle. Je ne le pouvais qu'à l'étranger ? L'Amérique me tentait. Gangster ou gentleman ?

Et alors voilà qu'il m'advint une fâcheuse histoire.

— Vous êtes repris ?

— Non pas encore. Mais c'est peut-être pis. La vieille dame de la rue Saint-Placide qui a un si touchant ameublement Louis-Philippe et de si attendrissantes pendules est l'objet d'une agression dans ce même appartement. J'avais consenti à toutes les formalités pour hâter la restitution des titres et des billets que j'avais dérobés chez elle. Et à peine était-elle rentrée en possession de son bien qu'une tentative d'assassinat était commise contre elle par une jeune femme, afin de le lui reprendre. Le coup avait, du reste, été raté. Mais on n'allait pas manquer de dire que je devais être pour quelque chose dans cette histoire.

— C'était stupide. Jamais je ne m'étais livré à aucune attaque. Le nom, l'adresse de la bonne dame, ses habitudes, la restitution, tout cela avait été écrit et répété par la presse. Des malfaiteurs inconnus de moi, ou me connaissant et ayant l'attention attirée précisément par mon nom, avaient pu tenter ce mauvais coup.

— J'eus l'idée d'aller me livrer afin de me disculper. Et puis, je vis que l'agression avait été commise par une femme, que je ne pouvais être accusé de ce méfait. Je repris mon métier de cambrioleur, qui n'était, hélas ! plus mondain.

— C'était l'époque des vacances ? Maisons vides de locataires ? Oui. Mais vides aussi de valeurs. On met l'argenterie, les bijoux et les titres en lieu sûr avant de filer vers les casinos et les plages. Un après-midi, j'avais laborieusement opéré dans deux appartements du n° 85 de la rue Cardinet, chez deux messieurs qui, je l'ai su depuis, s'appelaient Degrad et Deheuter. Assez maigre butin. A ma sortie, le concierge m'interpelle. Au lieu de répondre, je perds la tête — j'avais tant d'ennuis avec cette affaire d'agression ! — et je prends la fuite. Poursuite. Rue de Lévis, une bande de garçons livreurs me barrent le chemin et me capturent. Ils allaient même me lyncher...

— Vous leur aviez résisté ?

— Pas le moins du monde. Ce n'est pas parce que j'avais cambriolé, c'est parce que j'étais bien mis : « Et il a un chapeau ! » répétait une sorte d'homoncule « cagneux », à la barbe sale. Si j'avais eu une casquette, ils m'auraient épargné. Ah ! c'est une belle chose, vue de près, que la justice populaire !

(A suivre.)

MAURICE CORIEN.

Tous les témoins sont penchés sur la table couverte de pierreries.

fortes têtes à pompon

Tu seras « Mataf »...

Toulon, belle cité provençale posée au fond d'une rade pittoresque et notre premier port de guerre...

Là, dans ce havre immense, s'abrite l'escadre de la Méditerranée qui comprend les plus importantes unités de la flotte...

L'effectif de la garnison maritime de Toulon s'élève à près de 40 000 jeunes hommes à col bleu et pompon rouge... 40 000 marins qui sont cantonnés à bord des vaisseaux de guerre ancrés dans la rade d'Azur ou dans les bâtiments de l'Arsenal ou du Mourillon qui se dressent de chaque côté du port comme des villes fortifiées...

Quarante mille hommes de moins de vingt-cinq ans, venus de toutes les provinces de France, de Bretagne, du pays basque, de Corse, de Provence, des grandes villes, qui vivent sous un climat favorisant la farniente et sous un soleil faisant bouillonner dans les veines tous les instincts humains, les bons et les mauvais...

Les mauvais instincts ?
Ceux qui poussent les mauvais garçons des villes, les têtes brûlées, les dévoyés, à commettre les bêtises qui conduisent à la pente fatale...

Combien de jeunes gens, entraînés par de déplorables fréquentations de bar ou de bal musette, se laissent glisser « petit à petit, sans doute inconsciemment, vers le monde à part et étrange, avec ses us et coutumes, des hors-la-loi du « milieu » et de la pègre !...

Certes beaucoup de ces jeunes hommes n'ont que de légères peccadilles sur la conscience. Ils n'ont pas commis avant leur service militaire les crimes et les délits qui mènent au Bataillon d'Afrique. Mais ils se sont rendus coupables, dans l'insouciance de leur jeunesse, de fautes vénielles encore réparables, vite pardonnées par leurs parents, voire par les tribunaux, à condition toutefois qu'ils promettent de rentrer dans la bonne voie et de suivre les conseils de sagesse !

Tu vas t'engager pour cinq ans !... C'est nécessaire pour te changer les idées !...

Cela ne va pas sans quelques protestations, sans quelques rebuffades... Mais, à moins de vingt ans, si le caractère se cabre aisément, il est aussi et encore malléable. L'esprit n'est pas encore endurci au mal.

On cède !
Bon ! Ça va, puisque vous y tenez... Mais dans quelle arme vais-je servir ?...

A vrai dire, ce ne sont pas les régiments qui manquent. Il y en a pour tous les goûts : l'artillerie, l'infanterie, la coloniale, les zouaves, les spahis, l'aviation, les chars d'assaut.

Eh bien ! non, ce ne sont pas vers ces régiments — trop normaux à leur gré — que s'orienteront les cerveaux brûlés poussés par force vers leur amendement. Tout de suite, ils songeront aux armes

qui en imposent aux gars des faubourgs, aux « barbillons » des bas-fonds, aux aventuriers en herbe.

D'abord la Légion Étrangère pour le mystère qui l'entoure et la vie mouvementée qui est son apanage propre.

Ensuite la Marine pour l'uniforme et aussi un peu parce qu'on y est plus « à l'abri » des curieux qu'à la Légion.

On ne saurait assez souligner le prestige qu'exercent sur de jeunes imaginations la vareuse de drap, le col bleu et le bérêt à pompon rouge...

C'est crâne, ça fait de l'effet, ça plaît aux femmes, cette tenue seyante que portent les marins de l'État.

Le futur matelot se voit déjà dans son coquet uniforme, déambulant dans les rues chaudes des quartiers réservés des deux Continents, avec son pantalon bleu marine à pattes d'éléphant, son bérêt mis sur l'œil « en casseur » et ses souliers fins à talons marseillais.

Les voyages, le bel uniforme, les femmes, les bordées dans les bouges exotiques.

Cela suffit pour vous en faire prendre pour trois ans ou pour cinq ans... D'autant plus qu'on apprend au bureau de recrutement que les marins engagés ont droit à des primes assez élevées et à un pécule de libération assez rondelet.

Au revoir, les gars ! J'en ai pris pour cinq « piges » dans la Flotte... Je vais en voir des pays !...

Mais tu n'as pas peur d'avoir des « ennuis » en donnant ton vrai nom... Il me semble qu'à la Légion c'est plus « peinard » lorsqu'on a deux ou trois vétilles sur la conscience.

J'ai pris des « rencarts »... A la Légion, c'est pourri de « poulets »... On me poserait des tas de questions... Tandis que dans la Flotte, on ne s'occupera pas de moi.

Et les copains, éblouis malgré tout par les images de films exotiques qui leur remontent à la mémoire, disent adieu à l'engagé de cinq ans qui, une petite valise en fibre à la main, s'embarque pour l'aventure... Déjà leur imagination fertile le place dans les bras de femmes de couleur comme on en voit sur les affiches des bureaux de recrutement militaire.

Quelle chance de partir vers d'autres cieux ! Ces soirs-là, les bars des faubourgs sombres et enfumés paraissent plus tristes que de coutume...

Un gars est parti pour la Marine !

Et c'est Brest, Lorient ou Toulon. C'est le navire sur lequel on est affecté. Un de ces bâtiments de tôle grise qui crachent vers le ciel bleu comme les cols de matelots des jets de fumée noire.

Cuirassés imposants, croiseurs, mouilleurs de mines, torpilleurs rapides et bas sur l'eau, sous-marins effilés...

C'est la prise de contact avec les cour-sives, le carré des équipages, la cambuse, les hamacs de couchage, les corvées de pont et la discipline de fer.

L'apprentissage du métier de « mataf » commence, dur et inflexible. Dans la Marine, la vie n'est pas toujours rose comme dans les chansons.

II

La Totoche.

Le touriste qui désire visiter l'Arsenal de

Ces photos de la « Maritime » ont été prises par notre collaborateur au prix de ruses d'Indien Sioux.

Toulon doit être accompagné par un guide dépendant de l'administration maritime et, ainsi que le proclament des écriteaux apposés à la porte monumentale, « rétribué par la générosité des visiteurs ».

De plus, le touriste doit obligatoirement laisser son appareil photographique au poste de garde. C'est une question de défense nationale. L'Arsenal doit être tenu secret aussi les étrangers sont-ils tenus à l'écart.

Le guide est en général un ancien sous-officier de la Marine qui arrondit avec des pourboires sa petite retraite.

Lorsqu'il arrive dans l'Arsenal à la hauteur des ateliers de forges, le visiteur remarque sur la droite, enclos par de hauts murs, trois bâtiments peints en ocre — la couleur du pays — dont les fenêtres sont aveuglées par des sortes de sabords en planches, rabattus.

Le touriste ou le reporter demande alors au second-maître retraité qui lui sert de guide ce que sont ces bâtiments à façade rébarbative. Il s'entend répliquer avec un fort accent corse :

— Ça, c'est la prison maritime.
Et le guide s'empresse de l'entraîner vers des halls bouillants de vapeurs où des marteaux-pilons frappent sur des enclumes.
— Venez, je vais vous faire voir des couches de blindage formidables.

— Mais la maritime ?...
— Peuh ! Rien d'intéressant... Et puis il est interdit d'y pénétrer.

— Pourquoi ça ?
C'est le règlement !

Comme le reporter insiste, le guide, dans l'espoir d'un pourboire princier, se décide à revenir sur ses pas pour désigner une porte basse, en fer, trouant vers la mer le mur de la prison.

Un judas ajoure cette porte.
Regardez à l'intérieur, si cela vous intéresse...

Le visiteur colle son œil au judas et ne voit qu'un autre mur de pierre qui s'élève d'une cour pavée. C'est peu.

Le Corse renseigne :
C'est la seule porte donnant sur l'Arsenal. L'entrée principale de la maritime est sur la place Saint-Roch...

Je suis allé sur cette place. Elle ressemble à un vaste champ de foire. Quelques buildings imposants se dressent dans le ciel, plus haut que le mont Faron.

J'ai vu une porte de prison qui vaut toute autre porte de prison. Seule distinction : l'inscription creusée dans la pierre entre deux ancrés :

Prison Maritime.
1873.

Voilà tout ce que le reporter a le droit de voir. Des murs, une porte bardée de fer et des bâtiments aux fenêtres bouchées...

Avant mon départ pour Toulon, *Police Magazine* avait demandé en ma faveur au ministère de la Marine l'autorisation de visiter la fameuse maritime.

Il fut répondu à notre journal par le Service de la Presse et des Informations maritimes de la rue Royale qu'il était malheureusement impossible d'accorder l'autorisation sollicitée en faveur de M. Jean Bazal, et que les visites des prisons maritimes font en effet l'objet d'une réglementation nécessairement très stricte à laquelle il n'est pas permis de faire une exception en vue d'un reportage.

Décidément, les autorités maritimes ne tiennent pas à ce qu'on mette le nez dans leurs affaires.

Les curieux sont des indésirables.
J'ai eu l'occasion de visiter pas mal de prisons, de maisons centrales, voire de colonies pénitentiaires...



Je suis allé à Tatahouine, chez les « joyeux ». D'autres reporters ont poussé jusqu'aux bagnes militaires de Téboursouk ou d'Orléansville et même jusqu'aux camps des incorrigibles, au fin fond de la Guyane. Jusqu'à présent, aucun journaliste n'a mis les pieds dans la prison maritime de Toulon.

Interdiction absolue. Aucune exception de faveur... Les indiscrets doivent se contenter de mesurer du regard la hauteur des murs de la « Totoche » et les sabords de ses fenêtres cellulaires.

Ce n'est pas tout.

Sous prétexte que la prison est bâtie sur un terrain militaire concernant la Défense Nationale, il est rigoureusement interdit de photographier la façade de la maritime.

J'en sais quelque chose. Deux photos que j'avais prises de la place Saint-Roch ont été saisies immédiatement par la Majorité toulonnaise et, malgré leur caractère anodin au point de vue de la « défense nationale », confisquées après développement par la gendarmerie maritime de l'Arsenal.

Il m'a fallu recommencer le lendemain en prenant des ruses d'Indien Sioux... Une porte de prison !... La belle affaire !...

Toutefois, il n'est porte si sévèrement condamnée

La vedette transportant les punis arriva à la darse.



Chapeau-Rouge

que des bruits ne s'en évadent pour renseigner le reporter.

Je connais à présent les raisons qui ferment hermétiquement les portes de la maritime.

Je les tiens de marins au crâne rasé, au visage creusé par la souffrance. Ces « matafs », je les ai connus dans un petit bar proche du quai Cronstadt, bar sur lequel nous revien-

drions. C'est entendu. Les racontars sont toujours sujets à caution. Il faut contrôler les dires, se méfier de l'exagération, surtout lorsque des confidences de cette sorte proviennent de mauvais garçons qui s'appellent avec un peu d'emphase faubourienne « les martyrs de l'Armée ».

Il faut savoir lire la vérité dans le reflet étrange des yeux tatoués. Il faut faire une distinction entre les récits qui trop visiblement s'inspirent des horreurs — hélas ! réelles à cette époque-là — relatées par Albert Londres dans son générique *Dante n'avait rien vu ou Biribi*, et les histoires authentiques vécues récemment par de pauvres gars...

Tous les marins auxquels j'ai posé la question fatidique : « Que pensez-vous de la maritime ? » tous, sans exception, du matelot sans spécialité au « fayot » (renégat), tous m'ont répondu avec un accent plus ou moins sincère selon qu'ils y avaient tâté ou non :

— La Maritiche, c'est un enfer !

L'argot des « matafs » surnomme la sinistre prison la Maritiche, ou plus couramment encore la Totoche.

Leur avis, à tous ces cols bleus, a donc été unanime :

— C'est un enfer !

Retirons, si vous le voulez bien, la part de hablerie, d'exagération ou de vantardise qu'il peut y avoir dans cette assertion...

Et puis contemplons ces trois bâtiments ocre enclos dans une enceinte infranchissable, remarquons ces fenêtres bouchées de sabords significatifs.

Comme moi, ne penserez-vous pas à une ténacité cachée loin des humains ou bien à une ménagerie pour bêtes féroces ?

Est-ce oui ou non un enfer ?

Cela tient plutôt du lazaret et de la cage à fauves puisqu'en effet c'est un bague, un vrai...

Un bague dont on n'a jamais parlé, une maison du silence — que l'on ignore à dessein parce qu'il serait désagréable que l'on divulgue ce qu'il s'y passe à l'intérieur.

La voilà bien, la Totoche dont le nom redouté a fait frémir plus d'un marin !...

Pour quelle faute est-on envoyé à la maritime ?

Pas pour grand-chose !

Comme toujours, l'entêtement, le mot trop vil, la mauvaise gloire, le coup de tête, les suites d'une bordée au Chapeau-Rouge.

Supposons qu'un marin breton, doux comme un agneau, que nous appellerons Yves, touche une forte prime au retour d'une croisière dans de lointaines contrées...

Il faut « arroser » ça entre « pays » et entre « collègues » dans les débits bretons de la rue de la République, puis partir continuer la fête à la Grande-Bleue ou chez la mère Casse-Boule où l'on danse au son de l'accordéon.

Les tournées se succèdent. L'ivresse arrive. C'est fatal. C'est prévu au programme de la bordée.

L'heure passe.

On manque la chaloupe de minuit un quart qui mène les permissionnaires à bord des vaisseaux ancrés dans la rade. On oublie de courir prendre un lit pour quarante sous au Foyer du Marin ; pourtant, cela éviterait bien des désagréments !... On préfère rester dans le quartier réservé à faire la foire de la Maison-Blanche au Pigall's, de la Boule-Rouge au Flamboyant...

Le vin, les danses, les femmes faciles... Magnifique trilogie pour le marin en « virée ». La vie est belle ces nuits-là, dans les petites ruelles de Toulon... Bras dessus bras dessous, on chante de gais refrains :



Les tournées se succèdent, l'ivresse arrive... c'est fatal.

*On est heureux comme des poissons dans l'eau
Sur le plancher des vaches...*

La fête pourrait continuer longtemps, c'est à dire jusqu'à l'extinction des fonds si la bande éméchée ne tombait fatalement sur le piquet de service en ville...

La tenue est loin d'être réglementaire : vareuse déboutonnée, béret en goguette, et le plus grave, un bon verre dans le nez.

Vous ne pourriez pas être en tenue « reglo » ?

— On est en foire !

— Vos permissions ?

L'équipe joyeuse est emmenée à la « Patache », poste de police maritime du quai Cronstadt où elle passera la fin de la nuit sur le bal-flanc de cette petite prison infestée de rats, avant de faire connaissance pour trente jours avec les planches de la grande prison, la Totoche.

Le premier pas sur la voie des punitions... Yves n'aura qu'à se tenir s'il ne veut pas par la suite faire un tour aux sections de discipline...

— Donc, le délit le plus courant à Toulon est le délit de bordée.

Il y en a d'autres. Les vols à bord, les refus d'obéissance, les voies de fait à l'égard d'un supérieur, les « trente », les « quarante », les « soixante »...

Ces peines ne comportent pas de « rabiot ». Mais elles peuvent donner droit à une punition supplémentaire, le « mitard ».

La maritime, c'est seulement l'anti-chambre de l'enfer. Le mitard, c'est l'enfer. Qui va à la Totoche va presque nécessairement au « mitard ». De Charybde en Scylla !...

La maritime abrite encore dans ses murs les « bonnets gris », c'est-à-dire les marins en prévention de Conseil de Guerre (aujourd'hui tribunaux maritimes), et les fortes têtes qui « montent à la section de discipline de Galvi », en Corse.

Les bonnets gris seront condamnés à terminer leur temps de service au Bataillon d'Afrique et ils perdront le bénéfice de leurs primes et de leur pécule.

Les disciplinaires reviendront à bord de leur bâtiment lorsqu'on estimera qu'ils « auront compris »...

S'ils « comprenaient » plus vite, les marins, de vingt ans s'évitieraient bien des souffrances.

Mais ils sont victimes de l'ardeur de leur âge et de la fatalité qui se plaît à les torturer.

III

La vie à La Maritime

Sur le cuirassé qui abrite plus d'un millier d'hommes, une certaine animation règne. Trois marins sont sur le pont, encadrés par un second-maître et des hommes d'équipage en armes.

Trois marins sans col bleu ni pompon rouge à leur béret... Trois « matafs » punis...

La célèbre chanson *La Maritime* que les marins fredonnent malgré l'interdiction les soirs de cafard ou de révolte définit en quelques vers naïfs cette scène souvent répétée :

*Quel est donc ce pétard ?
C'est un connoi qui parl
A la Maritime...
Tous ces fiers matelots,
Le p'tit suc sur le dos,
Ils montent à la Discipline...*

Contre les flanes du bâtiment de guerre, se balance mollement une vedette à vapeur dont la cheminée de cuivre bien astiquée crache de la fumée sombre en attendant le « triste convoi » à mener à terre, c'est-à-dire à la Prison Maritime.

Yves, le petit gars de Bretagne, est du nombre des punis. Voilà où l'a conduit une bordée trop copieusement arrosée...

En son for intérieur, il éprouve de vagues regrets. Il connaît par oui-dire la sinistre réputation de la Totoche. Il sait qu'à la première incartade on ne le ratera pas. Ce n'est pas qu'il a peur de souffrir : c'est plutôt qu'il sent confusément qu'il est au bord d'un abîme où le moindre écart de conduite le précipitera...

C'est un brave et honnête garçon. Il en a pris pour cinq ans dans la Marine, non pas à la suite d'histoires louches, mais pour s'y faire une situation...

Pourtant il ne baisse pas la tête comme un coupable. Ses copains le regardent. Il le sait. Lui fixe le vide, négligemment. Il ne s'agit pas de passer pour une petite fille. Au contraire, il s'agit de plastronner comme un homme, comme le « gabarit » (le caïd) qui est parti la semaine dernière en prévention de Conseil de Guerre.

Au moment de quitter le bord, il bombe le torse et, pour se donner du cœur au ventre, éclate de rire et gouaille en se tournant vers les marins qui vaquent aux corvées de pont :

— Ne vous cassez pas la tête pour nous, les potes, on vous enverra des cartes postales.

Et bientôt la vedette file vers les darses où les petits canots de promenade attendent les amateurs.

Avec un bruit lugubre de gonds grinçants et de loquets qu'on pousse, la lourde porte de la Totoche s'est refermée sur le convoi.

Les matafs punis sont aux mains des « galles » (surveillants). Les galles sont des sous-officiers de la flotte, des se-



Le vin, les danses, les femmes faciles, magnifique trilogie pour les marins en bordée.

conds-maitres et des premiers-maitres.

La formalité d'entrée à la prison est la fouille.

Tout le monde à poil, ordonne un gaffe dont les roulements d'r trahissent l'origine corse.

Les hommes se dévêtent en silence, et, selon les instructions des surveillants, rangent leurs effets en tas aussi bien alignés que des paquetages.

Avec l'habileté que fournit une vieille expérience, un surveillant-chef retourne les poches, inspecte les doublures, sait découvrir jusque dans les endroits les plus cachés les objets susceptibles d'être « planqués », les couteaux, les clous, les ouvre-boîtes de conserves, l'argent, le tabac, les allumettes et les briquets.

La fouille est minutieuse ; les prisonniers ne doivent conserver aucun de ces objets. C'est le règlement. Ceux qui bougonnent ont droit à la « bastonnade », autrement dit à une volée de bois vert...

Des marins ingénieux parviennent parfois à tromper la méticuleuse inspection. Ils cachent le tabac dans les coutures supérieures de leur tricot de laine.

C'était une bonne « planche ». Elle vient d'être « grillée ». Il faudra inventer autre chose.

La fouille achevée, les hommes se rhabillent. On leur retire leurs lacets de souliers, sans doute parce que l'on craint les accès de cafard qui poussent à se pendre aux barreaux de la cellule ou aux verrous de la porte.

Puis on procède à une autre cérémonie : le passage du crâne à la tondeuse... comme des forçats !

C'est ensuite la consignation au greffe de l'argent, des papiers personnels et des photographies que possèdent les détenus. On établit également un inventaire des effets d'uniforme.

Enfin, un à un, les marins sont conduits dans leur cellule respective. Pour le coucher, la planche remplacera le hamac. C'est donc sur un lit « rembourré en noyaux de pêche », avec deux « berlues » (couvertures) ramassées tous les matins qu'il faudra chercher le repos pour des membres las.

Yves, le petit Breton, est à la Totoche depuis deux jours. Il a le cœur bien gros. Il connaît maintenant tous les coins et recoins de sa cellule. Le soir, au lieu de s'endormir, il tourne là dedans comme une bête en cage.

Le règne de la maritime est un des plus pénibles que l'on connaisse. A ces gars pleins de jeunesse, on donne une nourriture le plus souvent ignoble. Pas de casse-croûte le matin ; à onze heures, l'eau de vaisselle baptisée « soupe » et de la viande coriace ; à six heures, les haricots insuffisamment cuits spécialité-maison.

Jamais de pinard.

Des marins m'ont dit avoir trouvé dans leur gamelle de « fayots » de beaux morceaux de viande... C'était des rats crevés.

On peut douter de ces dires, mais il faut reconnaître pour exact que les rats pullulent dans les bâtiments de la maritime.

Durant la journée, les punis travaillent à la confection de cordages et d'amarres en raphia avec obligation de fournir un certain travail par heure... Autrement, gare à la « bastonnade » et au « mitard » !

Il y a quelques années, les détenus de la Totoche étaient astreints à certaines corvées à l'intérieur de l'Arsenal. Souvent ils allaient au « carénage » — le nettoyage des coques des bateaux.

Sans doute parce qu'ils trouvaient trop de complices pour leur glisser du tabac ou de l'argent, ces sorties ont été supprimées.

Les travaux actuels s'effectuent sous la surveillance constante des « gaffes ». Le silence est de rigueur. On ne peut se parler qu'à la promenade au préau — environ une heure par jour — et, en douce, pendant les corvées.

Naguère, on faisait tourner les « matafs » en rond dans la cour, au pas de gymnastique, jusqu'à ce qu'ils tombent, exténués.

Cette barbare épreuve a été supprimée heureusement. Elle ne subsiste plus qu'à la « camise de Calvi » où, parait-il, en dépit des règlements, elle est encore couramment en pratique pour les fortes têtes...

La vie se déroule ainsi, morne, pendant des jours et des jours. Les seuls événements imprévus, ce sont les inspections par les gradés de la gendarmerie maritime. Elles ont lieu souvent le samedi... Mais distingue-t-on les jours de la semaine à la Maritime ? Pourtant on devrait savoir que le lundi est le jour du repas de midi plantureux : des pommes de terre à l'eau et un hareng saur.

Le soir, on se retrouve dans la cellule solitaire. Ah ! qu'il ferait bon parler et surtout fumer !

Mais dans le couloir des pas et des cliquetis de clefs viennent de résonner. C'est l'extinction des feux et la ronde de l'appel.

Le surveillant fait sa tournée dans les cellules.

Les prisonniers doivent se découvrir et se tenir respectueusement au garde-à-vous, béré à la main.

Le second-maitre passe, revolver en bandoulière. Il a droit de vie et de mort au premier geste de révolte.

Et ce sont les bruits allant descrecendo, lugubres, de portes qu'on ferme, de verrous qu'on tire.

La privation de fumer est pour beaucoup de détenus la peine la plus atroce. Ils en arrivent à fumer de la sciure de bois roulée en cigarette avec des brins de

paille. Parfois, un prisonnier parvient à « piquer » un mégot de vrai tabac pendant la corvée de balayage dans la cour... Quelles délices alors de savourer le soir ce bout de cigarette, allongé sur les planches !

Parfois encore, le détenu à la surprise de trouver dans sa boule de pain le traditionnel paquet de gros Q.

Parfois enfin, au cours d'une corvée, un marin puni découvre sous un tas de pierres ou dans une gouttière un paquet de cigarettes laissé par une main obligeante.

Mais comment se procurer du feu pour fumer puisque les allumettes et les briquets ont été confisqués au moment de la fouille ?

Un « mataf » se débrouille toujours. Il lui suffit de réunir un bouton en métal, un morceau de pierre et, en guise d'ama-dou du « ton ».

Le « ton », c'est du chiffon roussi.

Ce briquet utile, sinon élégant, se passe de cellule en cellule et se cache en de bien étranges endroits. Un prisonnier n'a pas d'autres solutions.

Depuis quelque temps, le nouveau règlement des prisons maritimes a remplacé par des cellules individuelles les anciennes chambrées à trois. Cet état de choses est cent fois préférable au point de vue des mœurs.

Jadis, quand un « dur », un mataf qui avait fait les sections de discipline, se trouvait en chambrée avec des prisonniers moins forts que lui, il leur imposait sa volonté et il avait à leur égard des exigences comme en ont les barbeaux de Montmartre ou de la Guillotière vis-à-vis de leurs « gonzesses »...

Et il arrivait ainsi d'infâmes histoires.

Mais, si les mœurs y ont gagné, les rigueurs de la « taule » ont été pourvues d'un ennui supplémentaire. Pour se distraire durant les longues heures d'insomnie, on n'a plus que les ressources du « téléphone » secret.

C'est un vieux code alphabétique en usage dans les bagues et les pénitenciers que l'on se repasse depuis des générations et où les lettres sont remplacées par des coups plus ou moins espacés frappés sur le mur et sur les barreaux de la cellule.

Une bonne dose de patience est requise si l'on veut échanger de longs messages. Mais le « téléphone » est le « journal » qui vient tenir les emmurés vivants au courant des événements extérieurs.

Lorsqu'un nouveau arrive et qu'il connaît ce langage spécial, il fait part, s'il y a lieu, des commissions des amis, donne des nouvelles des femmes avec lesquelles on dansait chez Bianchetti le soir où...

Les prisonniers de la maritime n'ont même pas le plaisir de recevoir des lettres de leur famille. Le greffe les garde et ne les remet qu'au moment de la libération.

Une fois par semaine, on a le droit d'écrire à ses parents une lettre qui est soumise à la censure des autorités maritimes.

Ce sont les seules communications avec l'extérieur.

Lorsqu'un nouveau arrive et qu'il connaît ce langage spécial, il fait part, s'il y a lieu, des commissions des amis, donne des nouvelles des femmes avec lesquelles on dansait chez Bianchetti le soir où...

Les prisonniers de la maritime n'ont même pas le plaisir de recevoir des lettres de leur famille. Le greffe les garde et ne les remet qu'au moment de la libération.

Une fois par semaine, on a le droit d'écrire à ses parents une lettre qui est soumise à la censure des autorités maritimes. Ce sont les seules communications avec l'extérieur.

C'est peu. Et ça ne prend pas beaucoup de temps.

Alors on cherche d'autres occupations...

Une des principales consiste à se tatouer. Un goût comme un autre qui a toujours eu chez les marins de nombreux adeptes.

C'est à la Totoche que j'ai appris mon métier de tatoueur, me dit un spécialiste qui sort de la sinistre prison où il vient de purger une peine de soixante jours pour avoir exercé son art à bord du croiseur T... Dans les moments d'ennui et de cafard, on ferait n'importe quoi pour tuer le temps. On se tatoue !

Ce disant, il avait écarté son tricot bleu et blanc pour me laisser voir une poitrine couverte de dessins bleus.

C'est pas du travail à la machine comme à San Francisco... C'est du *tout main* !

Tu te défends avec ton métier ?

Je vous crois ! Ça ne manque pas sur les bateaux, les gars qui veulent se faire graver dans la peau un souvenir de voyage, une tête de femme, le nom d'une ville, une devise, une date...

Je croyais que les tatouages étaient sévèrement réprimés dans la Flotte ?

Exact. Mais ce n'est pas la crainte d'un séjour de trente jours à la Maritime pour le type tatoué ou d'un séjour de soixante jours pour le tatoueur qui nous en empêchera. Nous sommes bien libres de notre corps, pas vrai ? Pendant que j'étais au mitard, je me suis même tatoué cette pensée sur le poignet... Je n'ai pas eu assez de chocolat pour la terminer...

Des tatouages au chocolat ?

On prend ce qu'on trouve...

Et, pour me faire admirer cette œuvre d'art, il relevait la manche de sa vareuse sur un poignet fleuri d'une pensée inachevée sous laquelle était inscrit : « A ma mère ».

JEAN BAZAL.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous priiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMEDÉS WOODS 10, Archer Str. (188 T.B.N), Londres W1

GANGSTERS POUR RIRE



On sait qu'en Angleterre les hôpitaux ne subsistent, pour la plupart, que grâce à la générosité de riches particuliers ou de collectivités charitables. Ainsi, il existe, à Londres, un hôpital de l'Université alimenté par les dons des étudiants. Ceux-ci, comme ailleurs du reste, sont plutôt impécunieux ; en revanche, ils ne manquent ni d'initiative ni de hardiesse. Et, chaque année, pour trouver les fonds dont ils ont besoin, ils imaginent quelque moyen nouveau.

Cette année, deux mille d'entre eux ont parcouru les rues de la capitale anglaise, déguisés en gangsters et en convicts américains. Influence du cinéma, sans doute ! Ils allaient par équipe de deux, l'un menaçant les passants, les passantes, d'un pistolet... chargé de parfum, l'autre faisant la queue.

Il faut croire que le procédé était bon, car la recette dépassa de beaucoup ce qu'ils espéraient. (NYT.)

TRIBUNAUX COMIQUES

Bataille dans un restaurant

Il a la quarantaine bien sonnée, mais il ne manque pas d'allure. On comprend en somme qu'il plaise aux femmes.

Il eût certes pu continuer à aller ainsi de fleur en fleur, de la brune à la blonde, sans éveiller les soupçons de sa légitime, car il était très prudent et fort malin aussi. Mais le hasard, qui souvent joue des tours aux plus débrouillards, lui fit un beau soir un croc-en-jambe.

Marcel Lorecin, qui, depuis quelques semaines, courtisait un gracieux mannequin, l'avait invité à dîner dans un restaurant de la rue Taibout.

Oh ! il n'avait rien à craindre de ce brave Lorecin. Sa femme était partie à midi, pour aller voir sa sœur souffrante, aux environs de Pontoise.

Les hors-d'œuvre allaient être servis, quand Lorecin pâlit affreusement. Dans la glace, il avait vu entrer son épouse. Oui, son épouse pénétrait dans le restaurant !

Ma femme ! fit-il... Je ne comprends pas... Sans doute soupçonne-t-elle quelque chose...

Fort heureusement, le mannequin était de bonne composition et n'aimait pas les histoires et l'illégitime donna ces heureux conseils :

Glisse-toi à la table voisine. Tu auras l'air d'être seul.

Ce fut ce que fit Lorecin qui, voyant quelques secondes après arriver sa femme près de lui, s'étonna très calme :

Non ! Tu n'es donc pas à Pontoise ?

M^{me} Lorecin expliqua que sa sœur allait beaucoup mieux à ce point qu'elle était sortie.

M^{me} Lorecin revint donc à Paris, mais, ne trouvant pas son époux à la maison, ce qui ne l'étonna pas puisqu'elle ne devait pas rentrer dîner, elle s'en fut dans le premier restaurant venu.

Et le hasard laquin avait voulu que ce fut justement celui où Lorecin était en partie fine.

Tout alla d'abord bien. Tandis que M^{me} Lorecin s'installait en face de son mari, le mannequin riait sous cape et commençait à déguster ses hors-d'œuvre sans paraître s'inquiéter de ses voisins.

Pourtant, il y eut un premier incident avec le garçon. Ce dernier s'étonna à haute voix :

« Tiens, monsieur était trois ?... Je vais rapprocher les deux tables. »

Lorecin rougit jusqu'aux oreilles et riposta :

« Vous confondez, mon ami, je ne suis pas avec Madame. »

Et il désigna le mannequin.

Le garçon regarda cette dernière et s'informa :

« Alors... où est-il, votre monsieur ? »

Le mannequin sauva la situation en répondant :

« Il vient de partir, il avait oublié une course urgente... Mais je vais commencer sans lui... Il n'est même pas certain qu'il revienne. »

Et, d'un clin d'œil, la jolie fille mit le garçon, assez à la page, dans la confidence.

Hélas ! Il y eut un deuxième incident. Son repas terminé, la maîtresse de Lorecin constata qu'elle n'avait pas de quoi le payer.

On fit des signes à Lorecin, qui prétextait un isolement de quelques secondes. Le garçon le rejoignit au lavabo, et là reçut le prix du repas du mannequin.

Mais, quand Lorecin, qui décidément était comblé ce jour-là, revint à sa table, ce fut pour constater qu'un dîneur quelque peu égayé par les vins pris en grande abondance était venu tenir des propos inconvenants à sa maîtresse.

Celle-ci, outrée, oublia la présence de M^{me} Lorecin et eut la maladresse d'appeler au secours, en prononçant un simple :

Marcel !

Ce fut alors le réflexe que vous devinez : la main de Marcel Lorecin sur la figure du malappris.

Vous voyez la suite : crise de nerfs de M^{me} Lorecin, pugilat entre les deux hommes et, finalement, intervention de police-secours.

Devant les tribunaux M. et M^{me} Lorecin sont très ennuyés.

Le mannequin, cité comme témoin, est encore plus embarrassé.

Quant au malappris, il regrette vivement avoir déclenché la bataille.

M^{me} Lorecin déplore que cette triste aventure soit rendue publique.

Mon mari a commis une faute à mon égard seulement, fait-elle. Cela ne regarde personne.

Le président explique :

« Il n'avait qu'à être plus calme. »

Dans sa colère, il a enlevé un morceau d'oreille d'un coup de dent au gérant du restaurant, qui essayait de séparer les combattants.

Mais Lorecin a toujours été très vif.

Enfin, l'affaire se termine dans la joie, quand l'ex-malappris déclare que, pour arranger les choses, il veut bien réparer la faute commise à l'égard du mannequin :

« Je n'ai justement plus de liaison, fait-il. Je ne propose pas le mariage, mais si Mademoiselle veut bien m'accepter, je crois que ça arrangerait tout. Quand je n'ai pas bu, je suis assez gentil (sic). »

Et le plus beau, c'est que le mannequin lance dans un sourire :

« Pourquoi pas ? »

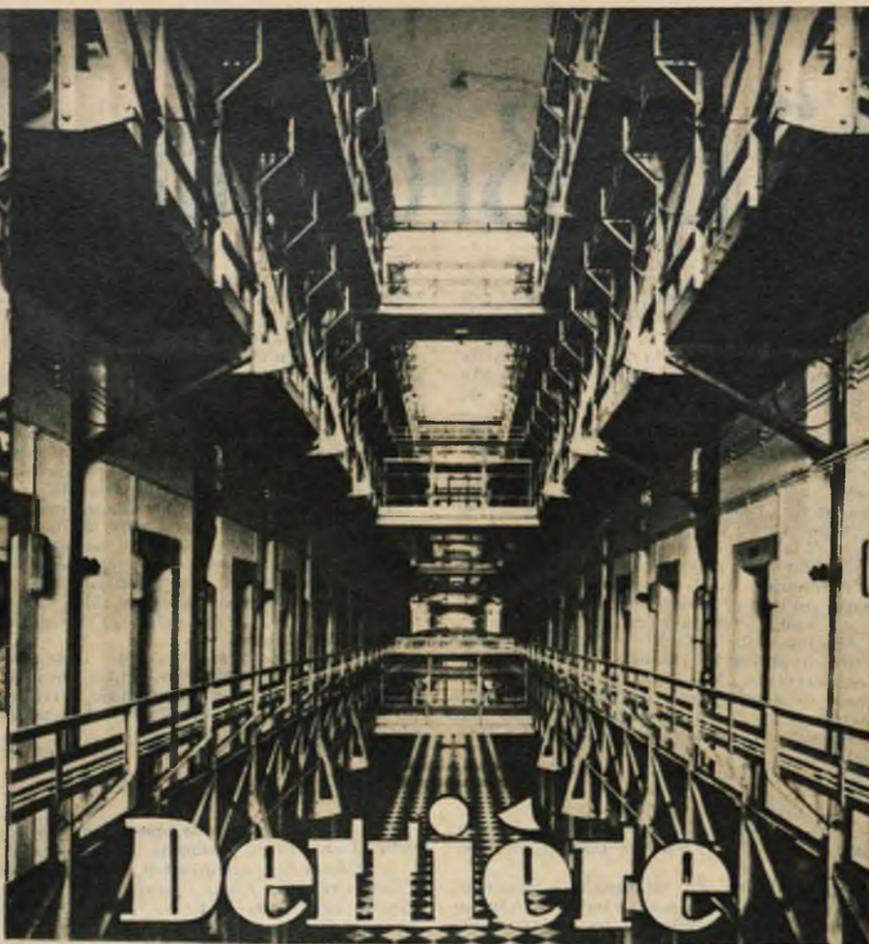
Les Lorecin ont échangé un regard de tendresse, de pardon, de confiance... et le nouvel amant du mannequin s'entend condamner à une douce amende et aux frais du procès, sans sourciller.

On se croirait au Palais-Royal ! conclut le président, qui appelle une autre affaire.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.



La cuisine est de la plus rigoureuse propreté. Les débris, épluchures, etc., sont placés dans des récipients hermétiquement clos.



Derrière les barreaux de la cage

Le hall du pénitencier de Straubing (Bavière) avec ses trois étages superposés de cellules.

allemands. Nous nous étions un peu liés et la conversation, un jour, vint à rouler sur les méthodes de répression en usage dans les pénitenciers des diverses nations et la façon dont ils étaient régis, administrés.

Herr Wolfgang avait beaucoup voyagé. Chargé de mission, il était fortement documenté sur ce sujet, et avait même écrit un ouvrage copieusement fourni, qui fait autorité en la matière.

Il vint incidemment à nous parler de la prison de Straubing et nous conseilla vivement de la visiter.

Nous objectâmes naturellement les obstacles que nous rencontrerions pour ce faire, et, le plus obligeamment du monde, Herr Wolfgang s'offrit à aplanir toutes les difficultés en nous remettant une lettre d'introduction auprès du directeur.

Nous acceptâmes avec empressement. C'était peut-être là pour nous une occasion unique de voir de près une prison allemande, qu'on citait comme modèle.

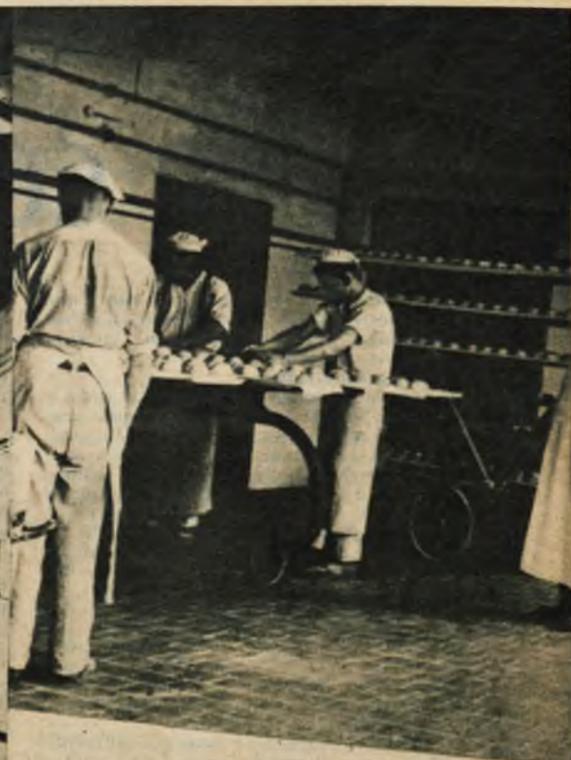
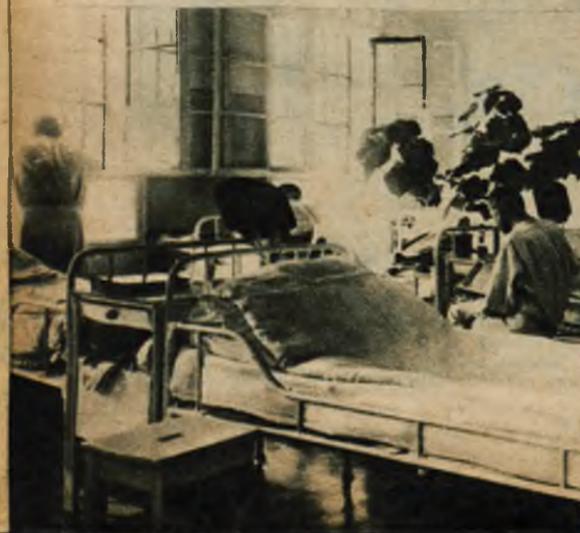
Herr Wolfgang s'était excusé de ne pas nous accompagner en personne, obligé qu'il était de se rendre à Berlin, où il était mandé d'urgence, mais il s'efforça de nous faciliter les formalités, toujours tracassières, à la frontière.

L'accueil qu'on nous fit à Straubing ne fut peut-être pas empreint de toute la cordialité désirable, régulier pourtant et strictement réglementaire.

Avec le directeur nous nous trouvions en présence du fonctionnaire allemand typique, caractérisé par une raideur toute militaire.

La promenade des prisonniers à la file indienne est abolie et remplacée par des exercices de culture physique.

Un dortoir à l'hôpital de la prison, qui est aménagé avec les derniers perfectionnements.



A la boulangerie, tout est fait mécaniquement.

avec ses trois étages superposés, tous munis d'un chemin de ronde séparé qu'arpentent les gardiens, aussi bien de jour que de nuit. Sur ces voies étroites s'alignent en longues enfilades les portes des cellules.

La construction de ce hall, dont le sol est fait de larges dalles blanches et noires formant damier, comporte une charpente métallique, qui rend impossible tout danger d'incendie.]

Les cellules, par elles-mêmes, sont semblables à celles qu'on rencontre partout ailleurs, et tenues avec un ordre parfait dans le plus strict nécessaire qu'elles contiennent.

Les ateliers de travail ne retiennent pas longtemps notre attention.

Ici encore, rien de nouveau, sinon que les détenus sont principalement affectés à la confection des uniformes nazis, en séries.

— Nous travaillons directement pour le Gouvernement, nous renseigne le directeur, et les détenus y trouvent cet avantage que la suppression des adjudicataires et des concessionnaires abolit aussi les rémunérations dérisoires. Le travail est donc mieux payé.

L'argent ainsi gagné par chacun des hommes est divisé en deux parts égales : l'une est versée au compte du prisonnier et vient accroître le pécule qui lui sera remis à sa libération ; l'autre part consiste en bons qui lui permettent toutes les quinzaines d'acheter à l'économat ce dont il aurait besoin comme objet de première nécessité ou comme adoucissement à son triste sort.

Le choix des acheteurs se porte en général alors sur le tabac qui leur fait complètement faute ici.

Après un rapide coup d'œil aux ateliers, on nous conduisit à la boulangerie où nous pûmes remarquer que tout était fait mécaniquement, depuis la « boule de son » jusqu'aux petits pâtés, bourrés d'un hachis de viande, qui font partie de l'ordinaire deux fois la semaine.

Ici, comme aux cuisines que l'on nous fit visiter ensuite, la propreté règne en maîtresse.

Le sol est parfaitement net de toutes épluchures. Les récipients destinés à les recevoir sont hermétiquement clos.

Quant aux tables de cuisine, lavées plusieurs fois par jour, elles sont presque toujours d'une blancheur immaculée.

Comme à la boulangerie, la plus grande partie du travail est faite mécaniquement. Mitrons et cuistots accomplissent tranquillement leur tâche sans regimber.

Car c'est la caractéristique de l'Allemand de se laisser conduire et commander sans se rebiffer, à la manière du mouton docile. Et c'est également le cas des prisonniers

(Voir suite page 15.) R. NIVÉS.

A l'économat, tous les quinze jours, les détenus achètent avec des bons, représentant la moitié de leur gain, ce dont ils ont besoin.



La fin de "La Broquille"

On ne peut vraiment pas dire que Pierre Lainé, dit « le père La Broquille » avait dans son quartier une bonne réputation.

Bien au contraire ! Tout le voisinage jasaït sur lui et nul n'ignorait l'intérêt très particulier qu'il portait aux adolescents présentés par lui comme étant ses commis.

Commis ? Titre bien pompeux, semble-t-il, car, si le « père La Broquille » tenait commerce, c'était de façon fort modeste.

Né le 8 juin 1878, dans le Doubs, Pierre-Frédéric Lainé habitait depuis neuf ans rue Saint-Martin, au n° 116, dans une fort petite chambre sise sous les combles, au sixième étage. Il était camelot. C'est-à-dire qu'on le voyait vendre tour à tour, « à la sauvette », des peignes, des lames de rasoir, des bijoux en toc et des montres à cent sous lorsqu'il ne préférait pas, négoce moins dangereux, crier « chand' d'habits » dans les rues du quartier Saint-Merri.

Et c'est pour l'aider dans ces différentes affaires que Pierre-Frédéric Lainé embauchait des « commis », choisis toujours, comme par hasard parmi de très jeunes gens.

— Voyez-vous, disait-il parfois en riant, moi, j'aime la jeunesse. Ça me rappelle la mienne et ça m'enlève le cafard.

— Vous avez bien raison, répondaient ses voisins.

Mais, dès que le père « La Broquille » avait tourné les talons, ils ajoutaient :

— Ouais ! On sait bien pourquoi il aime tant les jeunes gens...

— Oh ! naturellement ce n'est parce qu'ils lui permettent d'évoquer son adolescence !

— C'est un vieux vicieux. Vieux en effet, et non moins vicieux, Pierre-Frédéric Lainé, comme Socrate et Henri III, dit-on, prenait son plaisir où bon lui semblait, sans se préoccuper le moins du monde des cancanes qui pouvaient circuler sur son compte.

— Après moi, le déluge ! s'écriait-il lorsqu'un de ses amis se permettait la moindre allusion à ses inavouables habitudes.

Parfois sa concierge lui disait :

— Il finira par vous arriver une vilaine histoire avec votre façon d'accueillir n'importe qui.

— Pensez-vous ! Vous verrez. Et d'abord, comment s'appelle-t-il, votre pensionnaire de ce moment, monsieur Lainé ?

— Eh ! répondait le vieux camelot, je n'en sais, ma foi ! rien.

— Ça, c'est fort quand même !

— Je n'en sais rien et je n'ai pas besoin de le savoir. C'est un brave garçon. Cela suffit...

Ainsi vivait Pierre-Frédéric Lainé, dit le père « La Broquille », amateur d'adolescents, demeurant sous les toits, au n° 116 de la rue Saint-Martin, dans cette magnifique maison presque historique de style ogival, précieusement sculptée d'un haut relief à trois volets qui représentent, comme l'indiquent les caractères gothiques tracés en dessous : « L'origine des Goths ; la trahison de Stilicon ; les Goths chassés de Rome ».

C'est le mardi seulement que le crime fut découvert.

Mais, à vrai dire, depuis bientôt quarante-

UN ENNEMI DES CURÉS



Le curé de Meulan, près Paris, a été attaqué dans des conditions restées mystérieuses par des malfaiteurs inconnus. Comme un taxi passait auprès du prêtre, un homme passa le bras par la portière et tira trois balles de revolver sur l'ecclésiastique, qui ne fut que très légèrement atteint. On n'a pas retrouvé les agresseurs, et l'on n'est pas loin de penser qu'il s'agit là d'un geste d'ivrogne probablement non prémédité. Le curé de Meulan, qui ne s'est pas ému outre mesure, raconte ici l'affaire à un reporter. (Rap.)

huit heures, la concierge se doutait que « la vilaine histoire » qu'elle redoutait tant était enfin arrivée.

Elle le dit bien dans la matinée du mardi vers onze heures, lorsqu'elle se présenta au commissariat de police du quai de Gesvres :

— J'ai grand peur qu'un malheur ne soit arrivé à un de mes locataires, Pierre-Frédéric Lainé, un pauvre vieux camelot qui habite au sixième. Je ne l'ai pas vu depuis dimanche. J'ai frappé à sa porte, mais on ne répond pas.

— Il est âgé, dites-vous ?

— Dans les soixante-cinq ans. Mais ça m'étonnerait qu'il se soit trouvé malade parce qu'il était solide pour son âge.

— Nous allons voir cela.

Quelques instants plus tard le commissaire de police, M. Denoix, accompagné de son secrétaire, M. Lassus, et d'un serrurier, frappait à son tour à la porte du modeste logement — cent trente-cinq francs par trimestre — occupé par le père « La Broquille ».

— Pas de réponse. Une fois, deux fois, trois fois.

— Ouvrez, ordonna le magistrat.

Dans la petite pièce, encombrée de meubles vermoulus, l'horreur régnait en maîtresse !

Le cadavre du malheureux camelot, complètement nu, gisait à terre, étendu sur le dos. Autour du cou, un des « instruments du crime » : une ceinture serrée, serrée...

Mais l'homme n'avait pas seulement été étranglé. Auparavant — ou après — il avait été égorgé d'une terrible entaille allant d'une oreille à l'autre. Egorgé par un redoutable couteau « Laguirole » muni d'une lame de vingt centimètres, ce couteau qui baignait maintenant dans une bassine d'eau rougie placée sur la table.

En outre, Pierre-Frédéric Lainé avait eu le crâne fracassé à l'aide d'une bouteille de bière vide.

L'assassin, à coup sûr, s'était acharné longuement sur sa victime. C'était épouvantable !

Mais ce qu'il y avait sans doute de plus tragique dans ce lugubre tableau, c'était la mise en scène préparée par l'assassin : sur le ventre du père « La Broquille » était posée la photographie d'un jeune homme avec ces mots tracés d'une main ferme :

« C'EST MOI. J'OFFRE UNE PRIME A QUI M'ACQUA ».

Le vol était assurément le mobile du crime, car le logis se trouvait dans un état de désordre indescriptible : de l'armoire des piles de linge avaient roulés sur le plancher. Matelas et literie étaient sens dessus dessous. Et là-dessus du sang, du sang partout...

Tels étaient les lieux lorsqu'y arrivèrent M. Guillaume, commissaire divisionnaire à la police judiciaire, l'inspecteur principal Moreux, les inspecteurs Bertrand et Huet ainsi que les employés de l'identité judiciaire.

Comme il arrive toujours pour ce genre de crimes crapuleux mais... spéciaux, l'enquête s'annonça aussitôt très difficile.

Qui avait tué ?

Car, bien entendu, il ne s'agissait pas de supposer un seul instant que l'assassin, par forfanterie, avait commis l'imprudence de déposer sur le cadavre de sa victime sa propre photographie. Il s'agissait sans aucun doute du portrait d'un ancien « commis » de Pierre-Frédéric Lainé, découvert par le meurtrier sur la cheminée de la chambre sanglante ou dans un des tiroirs de l'armoire.

Mais l'écriture ? Ne pouvait-elle pas constituer un précieux indice ?

Si, à la condition de retrouver les multiples « mignons » du vieillard débauché. Et c'était bien là la tâche la plus ardue.

Quel était le dernier en titre de ces commis joveux ? M. Guillaume s'employa à résoudre cette énigme avec sa virtuosité habituelle.

Il apprit ainsi que, depuis trois semaines environ, le père « La Broquille » donnait l'hospitalité à un jeune homme de vingt-cinq ans environ, de taille et de corpulence moyenne, de physionomie sans relief marquant, châtain de cheveux et dont personne, pas même son hôte, ne connaissait le nom ni la naissance.

Lui aussi, depuis dimanche, n'avait pas été revu au 116 de la rue Saint-Martin.

Voici, à ce sujet, ce que déclara aux enquêteurs la concierge de l'immeuble, M^{lle} Valentine Roy :

— Il était dix-huit heures trente environ, dimanche soir. Je prenais le frais sur le pas de ma porte lorsque sortit, tout seul, le commis de M. Lainé. Je remarquai, sans trop cependant y prêter attention, que le jeune homme était vêtu d'un complet marron qui ressemblait beaucoup à celui porté habituellement par le vieillard.

« Je lui demandai :

« Vous allez en promenade.

« Non, me répondit-il, je m'en vais au théâtre. A la Gaité-Lyrique très exacte-

ment. Je serai de retour vers minuit et demi.

« Et, en effet, à cette heure-là, j'ai bien entendu quelqu'un rentrer dans l'immeuble. Mais était-ce l'employé de mon locataire, cela je ne saurais le dire. Vous savez, dans la maison, on oublie souvent de crier son nom au passage et les commis du père « La Broquille » ne se gênaient pas plus que les autres, pour enfreindre le règlement. Alors, n'est-ce pas, je ne peux rien affirmer.

Il se pourrait bien que le jeune homme ait tenu parole et soit rentré à minuit trente. Car une locataire de la maison gothique, M^{lle} Suzanne Sephon, a déposé :

« Un peu avant une heure du matin j'ai entendu des cris et puis des râles, mais, à ce moment, je n'ai pas pensé qu'il pouvait d'agir d'un crime.

Comme l'appartement de M^{lle} Suzanne Sephon est situé au troisième étage, on peut supposer que la victime a hurlé terriblement fort. Et cependant d'autres locataires n'avaient, eux, rien entendu.

Allons, le mystère n'était pas près de s'éclaircir.

La déposition la plus sensationnelle fut celle d'un ancien « commis » du camelot.

— Dimanche, raconta-t-il, j'ai rencontré Pierre-Frédéric Lainé. Nous nous étions quittés bons amis et je ne fus pas étonné lorsqu'il me dit très gentiment :

« Viens me voir mardi matin, je te donnerai un complet. »

« Je vins dans la matinée, je frappai à la porte, mais personne ne me répondit. Je repartis donc, très loin de me douter que le pauvre vieux avait été assassiné.

— Au fait, demanda alors M. Guillaume, et les mœurs du marchand d'habits ?

Le jeune homme baissa la tête et rougit en murmurant :

— Oui, s'pas, il n'aimait pas les femmes, qu'il nous disait...

Cette déposition confirmait bien les rumeurs du voisinage. Elle permit en outre à la concierge de se souvenir que le père « La Broquille » revoyait parfois, non sans plaisir, ses employés, lorsqu'il avait cessé, pour des mystérieuses raisons, de leur accorder le gîte et le couvert.

Ainsi, dit-elle, je me souviens très bien que le seul des commis de M. Lainé dont j'ai connu le nom est revenu il y a quinze jours. M. Lainé, chose extraordinaire, n'a pas voulu lui ouvrir sa porte et ils se sont disputés violemment.

C'était là une autre piste. On pouvait admettre en effet, que l'ancien favori, évincé, s'était vengé en tuant son « ex-protecteur » et que le nouveau, rentré du théâtre, avait préféré fuir en découvrant ce crime qui était celui d'un autre, mais dont on pouvait l'accuser.

En outre, en sortant le dimanche à dix-huit heures trente, il ne portait aucun paquet. Et pourtant, s'il était parti avec le complet de sa victime, il aurait laissé le sien. Alors ?

Réellement, une semaine après le crime, on n'était pas plus avancé qu'au premier jour. D'autant plus qu'on ne savait pas exactement quel était le montant du vol. L'assassin avait-il frappé pour un costume



C'est dans cette pittoresque maison de la rue Saint-Martin que fut découvert le cadavre. (N.Y.)

et quelques francs ou bien pour un de ces copieux magots que cachent souvent sous leur matelas les types du genre « La Broquille » ? Mystère.

Et rien d'autre. Peu d'espoirs même chez quelques-uns des enquêteurs, car n'est-ce pas, ces drames-là restent souvent inexplicables, très souvent même.

Alec Scouffi...

Oscar Dufrenne...

Et tant d'autres...

Rien que des crimes impunis.

Car les assassins du « milieu spécial » ne laissent jamais de trace et la discrétion même dont s'entourent leurs victimes leur est un sûr garant de la difficulté qu'ont les policiers à les identifier.

Scouffi, Dufrenne, le père « La Broquille » victimes dissemblables, soit. Les assassins sont tous du même monde.

Comme l'affaire de la rue de Rome, comme l'affaire de la rue du Faubourg-Montmartre, celle de la rue Saint-Martin soubrera-t-elle dans l'oubli sans avoir reçu de solution ?

Ce n'est pas ce que pense M. Guillaume, malgré les difficultés auxquelles il se heurte.

Il est vrai qu'il possède encore un atout dans son jeu : cette écriture que, par un sentiment ridicule d'orgueil, le meurtrier de Pierre-Frédéric Lainé laissa.

Et avec cela, tôt ou tard, la police n'a pas mal de chance de réussir.

C'est ce que nous souhaitons de tout cœur.

GÉO GUASCO.

DES BIJOUX S'ENVOLENT...



131, boulevard Berthier, à Paris, une pierre a été lancée, durant la nuit, dans la vitrine de la bijouterie Blache. En face du trou fait par la pierre, quelques bijoux de prix ont disparu. En l'absence du bijoutier, on n'a pu évaluer exactement le montant du vol. Des passants entourent la vitrine du bijoutier, encore protégée par son rideau de fer après l'audacieux coup de main réalisé en l'occurrence par des malfaiteurs restés inconnus. (Rap.)

La Mare et son Secret

NANTES

(De notre envoyé spécial.)

SALUT, père Idier !...
Salut !
Alors, comme ça, tu vas aux champs ?
— Pour sûr !
— C'est dimanche...
— Y a pas de dimanche pour les vaches... elles ont besoin d'aller au pré !...
C'est bien, père Idier... alors vas-y... mais on n'aura pas le temps de boire une chopine dans ce cas.

Ce n'était pas que le père Idier aimait réellement la bouteille, non, cela, on ne pouvait pas le lui reprocher, mais, au simple mot de « chopine », une lueur de douce satisfaction allumait son regard et bien des fois il avait suffi de le prononcer pour que sur l'heure il changeât ses programmes.

Ce jour-là, Idier, Léon Idier, cultivateur à Nieul-le-Dolent, n'était pas d'humeur à accepter une aussi tentante invitation.

Non, non, répliqua-t-il tout sec, un autre jour.

Et, dans un grommellement inintelligible, il signifia à ses deux vaches de pousser vers la campagne...

C'est bien dommage, pensa le copain du père Idier, c'est aujourd'hui dimanche, l'auberge doit être pleine et on aurait bien ri.

La présence du père Idier parmi les lurons du village provoquait toujours la gaieté. Après il y avait toujours une bonne histoire à raconter qui faisait la joie des conversations pendant de longs jours.

Ne vous y trompez pas. Le père Idier n'avait pas réputation d'agréable farceur, ni de bonhomme plein d'esprit, loin de là, il n'en avait même pas du tout, de l'esprit. Il était même, de ceux que l'on peut classer, sans exagérer, dans la catégorie des demi-innocents.

C'était d'ailleurs la raison de son succès. Sans y mettre de la méchanceté et sans même penser à la pitié, chacun y allait d'une bonne blague dont le pauvre diable était la cible. On s'amuse comme on peut !

Et le père Idier était bien le partenaire rêvé pour des distractions de cette sorte.

Ah ! on passait ainsi, de temps à autre, de bien joyeux moments à l'auberge du coin.

Mais finissons-en, ce dimanche-là, les paysans de Nieul-le-Dolent auront à se passer de cette attraction.

Des : « Oh ! » de désappointement accueillirent le cultivateur qui, voici un instant, avait rencontré le père Idier, lorsqu'il expliqua que ce dernier ne serait pas des leurs.

T'as pas su y faire, lui cria-t-on des quatre coins de la salle.

Au fait cela était bien possible, il aurait mieux fallu, et pour les uns et pour les autres, qu'il usât de plus de persuasion, d'abord parce que l'après-midi aurait semblé moins longue aux habitués de l'estaminet, ensuite parce que le père Idier serait encore de ce monde.

Nieul-le-Dolent est un petit village vendéen. A cette époque il est noyé dans la verdure et les chemins creux disparaissent sous les buissons épais. Quelques fermes éparpillées dont les toits de chaume apparaissent soudain au détour de la route... une d'ordinaire calme qui bat au rythme des rudes travaux des champs... voilà, Nieul-le-Dolent.

Les fermes sont propres, mais sont de peu d'importance : parmi celles-ci se dresse encore celle où ne demeure plus que la sœur de Léon Idier. Elle n'a pas plus mauvaise apparence que les autres, elle est tenue avec le même soin et le même souci de faire bien briller les cuivres de l'ameublement.

Le jour où nous y arrivâmes, les volets de la grande salle étaient clos et les flammes de deux bougies faisaient danser de pâles lueurs sur une manière de forme humaine noire, immobile, qu'on devinait plus qu'on ne la voyait, c'était le cadavre du père Idier.

Mais procédons par ordre. Revenons-en à ce fameux dimanche. Lorsque le soir tomba, Idier n'était pas de retour.

La première à s'inquiéter fut sa sœur avec qui il logeait.

Lasse d'une vaine attente, elle se décida à donner l'alerte, mais il faisait tard déjà et la nuit était noire.

De porte en porte la nouvelle se répandit.

Le père Idier n'est pas rentré !

L'affolement fut général. Bientôt tout le village fut sur pied. On battit la campagne jusqu'à une heure fort avancée, ce fut en vain ou presque.

Les recherches n'aboutirent qu'à moitié. On retrouva les vaches paissant toujours dans le pré, mais le père Idier resta introuvable. Il avait littéralement disparu.

Pour ne pas encore parler d'un malheur possible et garder quelque espoir, au retour de l'expédition, l'avis fut général :

Il est tombé malade, il faisait très chaud cet après-midi... C'est le soleil. Il dort ou il est tombé évanoui dans un coin que nous n'avons pas vu... On le retrouvera demain matin !...

Ils étaient peu à croire à cette explication, mais, histoire de se donner du courage, c'était à qui la répéterait à son voisin...

Le lendemain, il ne fit plus de doute, ou un malheur était arrivé ou Idier, devenu subitement fou, avait fait une fugue, ce qui ne lui était jamais arrivé.

L'alerte gagna toute la région. De hameau en hameau on colportait la nouvelle :

Idier de Nieul-le-Dolent a disparu, il lui est arrivé quelque chose.

Les gendarmes s'en mêlèrent... mais deux jours s'écoulèrent encore sans résultat aucun.

Enfin, le mercredi aux environs de midi, un gamin accourut tout essouffé au village et s'écria :

— Venez, venez vite... venez avec moi à la mare qui est pas loin du pré où l'père Idier faisait paître ses vaches...

Le gosse n'eut pas à en dire davantage. Tout le monde avait compris. Le père Idier s'était noyé.

Ce fut la ruée !

Et les premiers arrivés poussèrent des cris et firent de grands gestes des bras pour signifier aux autres, aux retardataires de se dépêcher...

Ce n'était point un noyé que l'enfant avait découvert, mais un assassiné ! Ça se voyait tout de suite, il n'était pas besoin d'être grand clerc. Et quel assassiné !

Le père Idier était à moitié enfoncé dans la vase de l'étang et sa tête offrait le plus horrible des spectacles. Ce n'était plus qu'une plaie... une chose informe, méconnaissable !

A grand-peine on tira le malheureux cadavre de sa fâcheuse position et s'organisa un bien funèbre cortège qui prit la direction de Nieul-le-Dolent.

Qui a bien pu faire ça ?

Ce sont des phrases qu'on dit, surtout lorsqu'on est paysan et même lorsque, dès la première minute, on a des soupçons...

Mais, quant à confier ces soupçons à un gendarme ou à un policier, c'est une autre affaire et ceux-ci n'ont point encore réussi à percer le mystère de la mort du père Idier ; tout au plus, savent-ils, grâce au médecin légiste et aux constatations qu'il fit, que le meurtrier s'acharna sauvagement sur sa victime.

Idier aurait reçu tout d'abord quelques violents coups à la tête portés à l'aide de la pointe d'un aiguillon, enfin une fois terrassé, le criminel aurait littéralement broyé la tête du malheureux à coups de bâton et à coups de soulier, pour après jeter le cadavre dans la mare où il s'enlisa à demi.

Idier n'avait pas d'ennemi, du moins d'ennemi capable de le haïr jusqu'au crime. On voit mal comment sa disparition ait pu être profitable à quelque héritier. Différentes constatations obligent à écarter l'idée d'un crime de rumeur... Ne parlons même pas de la possibilité d'un drame passionnel... Aussi que reste-t-il comme hypothèse. On conçoit aisément l'embarras des enquêteurs.

Qu'une suggestion nous soit permise, il peut y avoir un autre mobile du crime. La Vendée n'est-elle pas restée la terre promise des sorcières, des envoûteuses, des jeteuses de sort ? Idier, l'innocent du village, ne fut-il pas, par exemple, désigné malencontreusement comme un esprit mauvais ? Expliquons-nous.

Voici, huit jours, le village de Riel-de-la-Verrie en Vendée était le théâtre d'un drame bien étrange :

Les familles Gouraud et Mornet vivaient en bonne intelligence lorsqu'une vache appartenant aux Mornet perdit l'appétit.

Quelqu'un lui avait-il jeté un sort ? La femme Mornet ne manqua pas d'y penser. Qui était l'auteur de cette scélératesse dont était victime sa vache ? Elle alla consulter une dormeuse, mais celle-ci ayant éliminé des coupables possibles, toutes les personnes nommées devant elle, la fermière

s'avisait plus tard que seul le nom de M^{me} Gouraud n'avait pas été cité devant la voyante et elle en conclut que sa voisine était la responsable...

La cordialité cessa aussitôt entre les deux familles et les Gouraud demandèrent, mais en vain, des explications.

Or, la semaine passée, M^{me} Gouraud alors qu'elle portait un seau de lait, fut assaillie par derrière par la femme Mornet qui lui porta à la nuque plusieurs coups violents d'un objet contondant.

La blessée est à l'article de la mort et bien entendu, la vache n'a pas meilleur appétit !...

Une simple suggestion, avons-nous dit... Ne s'est-il pas déroulé un drame de cette sorte à Nieul-le-Dolent ? Des recherches dans ce sens ne resteraient peut-être pas infructueuses !...

BERNARD LAUZAC.

Homosexualité allemande...



Le champion berlinois de course à pied Otto Peltzer, qui fut l'une des plus remarquables personnalités de l'Allemagne sportive, a été arrêté brusquement et condamné à un an et demi de prison pour homosexualité. L'ancien champion avait essayé, sans y réussir, de se suicider dans sa prison. Professeur dans une école de culture physique, Otto Peltzer s'était livré à maintes reprises à des actes immoraux, mais l'on avait longtemps fermé les yeux en raison de la célébrité du champion. (L. N. A.)

Matuska en appel



Le fameux dérailleur de trains hongrois Matuska, condamné à mort pour ses multiples attentats dont le plus affreux fut celui de Bia-Torbagy, a fait appel, et il invoque toujours le fameux « Léo », son hypnotiseur-âme-damnée que nul n'a jamais vu. Matuska arrive ici, chargé de chaînes, au tribunal. A côté, l'une des figures du Christ que le sinistre assassin se plaît à exécuter en prison. Cette image est dédiée par le « dérailleur » à sa défunte femme. (Claire et K.)

Un bâtonnier réélu



Les avocats parisiens ont élu leur bâtonnier. Conformément à la tradition, le bâtonnier en exercice, M. William Thorpe, a été réélu après un vote de pure formalité. Notre photo montre M. Millerand, ex-président de la République (à droite), au moment où il vient de déposer son bulletin dans l'urne. M. William Thorpe est élu pour un an encore ; et les nouvelles candidatures auront tout loisir d'être déposées en juin 1936. (N. Y. T.)

A HUIS CLOS

- Causes Salées -

Fascinée.

C'est un procès en divorce, engagé sur l'initiative de la femme qui avait des raisons majeures de se plaindre.

L'avocat de cette épouse mal lotie expose les circonstances qui la décidèrent, presque malgré elle, au mariage le plus inattendu.

— Ma cliente, M^{me} Gilberte D..., orpheline de bonne heure, dut gagner sa vie dès l'âge de dix-huit ans.

En octobre 1932, elle venait à peine d'atteindre sa majorité et occupait un poste de seconde vendeuse dans une maison de couture. Sa patronne l'envoya chez une cliente pour prendre des robes et de la lingerie fine qui avaient besoin de retouches.

Gilberte se rendit à l'adresse indiquée et fut reçue dans un magnifique salon, meublé avec un goût exquis. Elle y admirait de superbes tableaux quand la porte s'ouvrit pour laisser entrer un homme fort élégant, au regard vif, au front autoritaire, et que la jeune fille avait eu l'occasion de voir une ou deux fois au magasin, mais toujours seul.

Monsieur W... — c'est le personnage en question — désigna un fauteuil à la jeune employée, prit place près d'elle, trop près même à ce qu'il paraît et se mit à l'examiner si profondément, avec une telle insistance que la jeune fille eut la sensation d'être possédée moralement par cet homme.

Je rapporte les termes de ma cliente. M. W... le tenait littéralement sous la puissance de son regard, sans prononcer un mot, comme l'aurait fait — excusez l'image — un serpent cherchant à hypnotiser un oiselet.

Enfin, le personnage singulier, lorsqu'il se fut rendu compte de son empire sur sa patiente, prit la parole.

Mademoiselle, dit-il avec une sorte d'indifférence, nous vous avons priée de passer nous voir pour apporter quelques modifications à ces lingeries, à ces costumes.

Il désignait en même temps, sur un canapé, tout un amas de soieries froutantes, combinaisons de dentelles, culottes aux fins volants de tulle, robes de bal très ouvertes.

Gilberte ne put que balbutier :

Je suis à la disposition de Madame.

Ce qui amena sur les lèvres du client un rire bref, étrange, presque un rictus. Se levant, il dit :

Je vous demande deux minutes, le temps d'aller chercher Madame. Elle vous dira elle-même ce qu'elle désire.

Lorsqu'il revint accompagné d'une charmante jeune femme, la vendeuse dut s'avouer qu'elle n'avait jamais eu affaire directement à cette cliente très particulière.

Elle avait les cheveux extrêmement courts pour une femme, coiffure qui fut à la mode au lendemain de la guerre et seulement conservée par les prêtresses du saphisme tenant à s'effleurer.

Certes, sans être très versée dans les détails du vice parisien, Gilberte ne put s'empêcher de remarquer le fait, ainsi que les jolis yeux très bien peints de la dame, ses lèvres trop rouges, sensuelles à souhait, et l'espèce de troublante impression qui se dégageait de toute sa personne. La féminité de cet être paraissait tellement exagérée que pour la seconde fois elle parut aux yeux de la jeune fille se rapprocher de celles qui sacrifient à « Lesbos ».

Pourtant, elle s'efforça de chasser l'impression pour contempler l'élégant déshabillé de crêpe de Chine, les escarpins à très hauts talons rouges, les bas transparents de finesse et la délicate chemise très courte révélée par moments à travers la jointure de la robe d'intérieur de M^{me} W...

C'est à ce moment que se produisit une scène dont ma cliente pensa défaillir.

M. W... sur un ton plein d'autorité, dit à sa femme :

Paul, déshabille-toi et essaie tes robes.

Paul ! Paul ! que signifiait ?

La petite vendeuse crut un moment à un de ces noms d'amour donnés par le mari à son épouse, mais elle dut bientôt se rendre à l'évidence.

M. W... en effet, plongeait ses yeux au fond des siens arrondis de surprise et lui disait :

Mademoiselle, ne vous étonnez pas, vous êtes bien en présence d'un homme. Au reste, je veux vous donner quelques explications.

Paul, assieds-toi près de Mademoiselle.

L'éphèbe obéit sans murmurer et Gilberte ne put s'empêcher de remarquer le

coup d'œil tendre et ému qu'il eut pour son maître.

Vous êtes bien jeune, mon enfant, reprit M. W..., et vous ignorez beaucoup de choses. Vous les apprendrez. Il faut tout savoir, tout connaître. Paul, mon ami très cher, a 25 ans. Il est excessivement riche... des millions. Son grand plaisir est de s'habiller et d'agir comme une femme, mais sa fortune est l'objet d'attaques du fait des siens. Il va la perdre s'il ne change pas de manière de vivre.

A ce moment, le protecteur s'arrêta, en proie sans doute à un scrupule, car il ordonna à son ami de se retirer, toujours sans ménagement.

Lorsque l'autre eut refermé la porte, craintif il reprit :

Je jouerai franc jeu, mademoiselle. Je me suis intéressé à ce garçon... Je voudrais le guérir, lui donner des idées plus saines et surtout lui conserver sa fortune. Il est veule, sans volonté, j'en ai pour lui heureusement. Il m'écoute et m'obéit, comme vous avez pu le voir. Je veux le rendre normal, lui faire épouser une jeune fille — qu'il rendra riche... J'ai pensé à vous !

Et comme la pauvre vendeuse demeurait hagarde, en proie à une stupeur immense, M. W... poursuivit, la tenant toujours sous le feu terrible de ses prunelles :

Vous épouserez Paul, mademoiselle. Je sais que vous êtes libre... et sage... Il faut que vous m'obéissiez.

Je passe, messieurs, sur les faits qui suivirent cette sorte de mise en demeure.

Gilberte, vaincue, ne trouva pas en elle

même la force de s'opposer à ce projet Hypnotisée, sans possibilité de réaction, elle se laissa conduire un mois plus tard à la mairie par le redoutable M. W... Et, après avoir tout essayé pour reténir son mari, après des jours et des semaines de lutttes au cours desquelles le vice seul fut vainqueur, elle fut enfin convaincue de son impuissance.

Les preuves de l'inconduite de son mari, elles abondent. Le pire, c'est que M. W... malgré ses affirmations, ne cessa jamais de « voir » son jeune ami. La nuit de nocces, ce fut les deux hommes qui la consommèrent.

Tout cela est démontré par les témoignages des lettres que le tribunal trouve au dossier.

Je demande que le divorce nous soit accordé aux torts et griefs de l'époux, et l'attribution d'une pension alimentaire de cinq mille francs par mois, chiffre très modique en raison de la fortune du sieur Z...

Les juges, après audition des témoins, ont adopté le point de vue du défenseur de Gilberte en prononçant le divorce à son profit et en lui octroyant quatre mille francs de rente mensuelle.

Amour et peinture à l'huile.

Une fin d'audience à la douzième Correctionnelle.

Il ne reste plus qu'un procès entre parties, mais les habitués, qui connaissent leur programme à fond, se sont bien gardés de lâcher leur place.

On va en entendre de drôles.

Défait, l'inculpé, dès son installation sur le banc de droite, déchaîne la curiosité. C'est un gros pouffif, au crâne déplumé, au nez camus et dont la barbe fluviale, argentée, fait, par sa dimension, une concurrence déloyale à celle de l'agent Leclerc, de la porte Saint-Denis.

Vos nom et prénoms ? questionne le président.

Une bonne Précaution



Les gardiens chargés de protéger l'encaisse métallique à la Banque Fédérale de New-York sont armés, bien entendu, et leurs armes sont des plus modernes. Mais la Direction veille aussi à ce qu'ils sachent bien tirer. Une fois par mois, on leur fait faire un carton, dans les caves de l'établissement, sur une silhouette humaine. Il existe même des prix pour les plus adroits. On voit ici un de ces gardiens, H.-R. Johnson (à gauche), qui a totalisé 273 points lors de son dernier tir et a reçu, pour son adresse, une médaille d'argent. Il est vrai que les banques américaines, plus que toutes les autres, ont besoin d'être bien défendues. (L. S. P.)

Wladimir-Alexandre-Alexandrovitch K...

Vous êtes peintre ?

Oui, peintre artiste, pour portraits spécialement.

Et vous demeurez rue Boissy-d'Anglas. De nationalité, vous êtes russe ?

Russe blanc, ça oui, monsieur affirme avec force le prévenu, dont l'accent slave est imperceptible, mais qui a des tournures de phrases bien à lui.

Vous êtes inculpé de violence sur la personne de M^{me} Y... ici présente, et plus connue dans le monde des modèles sous le pseudonyme d'Exiane. En la circonstance, il s'agit plutôt de tendresses excessives dont vous avez voulu gratifier la plaignante contre son gré. Vous reconnaissez les faits ?

Alexandre-Alexandrovitch reconnaît sans reconnaître, tout en reconnaissant. Salade vraiment russe. Mais ce dont il se souvient le plus, c'est qu'il a versé de la main au bas de soie (c'est son terme, et il l'expliquera tout à l'heure) une forte indemnité à la belle Exiane, lorsqu'elle menaçait de se plaindre une première fois.

M^{me} Y... réclame aujourd'hui quinze mille francs à titre de dommages et intérêts, annonce le président... Qu'est-ce que vous avez bien pu lui faire pour causer des dégâts de cette valeur ?

C'est la plaignante qui va le dire. Il faut avouer qu'elle est très « exciting », la plaignante, et ce qualificatif d'outre-Manche lui convient d'autant mieux qu'elle prétend avoir vu le jour aux environs de minuit, sur un paquebot anglais, ce qui lui donne indubitablement le droit de se dire d'origine britannique.

Écoutons-la raconter sa mésaventure :

J'étais venue voir le monsieur pour lui proposer mes services, ayant appris qu'il cherchait un modèle pour la tête.

Et, tout de suite, dans son atelier, je commençai par dire poliment : « Oh ! comme vous faites de jolies choses ». Il me répondit : « Je puis vous en faire voir encore de plus ravissantes dans la loggia. Si vous voulez monter ? »

Peut-être ferai-je remarquer à la Justice, insinue le peintre, que de la pression j'étais incapable d'exercer...

Vous vous défendrez tout à l'heure ; laissez mademoiselle achever sa déposition.

Il insista donc pour que je monte, en m'assurant que là-haut il me ferait voir son chef-d'œuvre... Tant et si bien qu'il finit par exciter ma curiosité... Je montai dans la loggia, et M. Alexandrovitch, dès que j'y fus, ferma la porte, tourna le verrou, puis me poussa sur le divan où il tomba avec moi. Lorsque je pus enfin me relever, deux grandes heures s'étaient écoulées...

Malpeste ! s'exclama M. le substitut, je conçois pourquoi il est demandé de si gros dommages et intérêts !

Je dois ajouter que je résistai tant que je pus à monsieur, mais j'est très fort malgré son âge apparent.

Vous pouviez appeler, crier au secours ! fait le président.

Je l'aurais bien voulu, mais jamais monsieur ne me laissait la bouche libre...

Enfin, produisez-vous des certificats médicaux, constatant que vous avez subi de la part de votre adversaire soit des coups, soit des blessures, meurtrissures, ecchymoses... etc.

La jeune Exiane déclare que, malgré son séjour de deux heures côte à côte avec le vieux peintre sur le divan, nul dommage définitif ne lui a été causé !

Mais, ajoute-t-elle, j'ai raconté cela à mon fiancé et il m'a dit que j'étais diminuée moralement ! C'est pour compenser cette atrophie immatérielle que je demande une réparation pécuniaire.

Alexandre-Alexandrovitch se lève maintenant pour exposer son point de vue.

Je suis coupable, donc ça, je le sais ; mais c'était mon devoir de me rendre compte des formes académiques de mademoiselle, car je cherche, depuis des années, un modèle pour le bas... Il y a des moments où l'on en a plein le dos de faire seulement des têtes et un peu de buste. Très regrettable d'avoir été comparé à un faune... J'ai d'ailleurs glissé un billet de mille francs dans la jarrettière de cette fille lorsqu'elle est venue me dire que son fiancé, soi-disant, la trouvait abîmée pour dix mille... Comme si, à mon âge, on pouvait se permettre encore des exploits d'une pareille envergure.

Donc, vous savez, messieurs, je crois m'être conduit galant, et je plaide l'innocence toute nue pour aujourd'hui.

L'avocat du peintre, arrivé en retard, n'a pas besoin de plaider. Le tribunal va se montrer indulgent. Un mois de prison avec sursis, cinquante francs d'amende et cinq cents francs de dommages et intérêts.

Eh bien, j'en ai donné mille dans le bas de soie, c'est donc mademoiselle qui me doit la différence... Est-ce juste ? susurre le peintre, en se retirant.

Mais personne ne lui a répondu.

JEAN COCTEAU.

Direction - Administration - Rédaction
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec prime) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
	Un an ...	65 fr.
ETRANGER...	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux. Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Derrière les barreaux de la cage

(Suite de la page 11.)

qui ne se sentent même pas le moral aigri par la peine qu'ils endurent.

Aussi les rébellions, les mutineries sont-elles inconnues, et, pour ce qui est des tentatives d'évasion, jamais on ne se souvient seulement d'en avoir même entendu parler.

Il ne nous restait plus qu'à visiter l'hôpital.

Straubing, en effet, n'est pas pourvu d'une vulgaire infirmerie comme c'est le plus souvent le cas dans les prisons, mais possède un hôpital admirablement aménagé.

Les médecins traitants sont ceux du service sanitaire et pour la plupart des praticiens de premier ordre. Ils comptent des chirurgiens parmi eux et il n'est pas rare qu'ils opèrent des prisonniers malades, dans la salle d'opération digne des cliniques les mieux installées.

Les incessantes recherches du monde médical ont permis d'employer à Straubing comme ailleurs les méthodes les plus perfectionnées tant en médecine qu'en chirurgie.

C'est à vous faire désirer d'être malade fimes-nous en riant.

Ce que vous dites là n'est qu'une boutade, répliqua notre interlocuteur. Mais peut-être vos étonnerai-je en vos apprenant que des malades sont venus à notre hôpital, de petite villes voisines, et dans des cas très urgents.

Si bien même qu'une salle spéciale, qu'on a totalement séparée des autres — afin d'éviter tout contact entre les détenus et le dehors — a été réservée à ces malades.

Nous nous apprêtions à prendre congé du directeur et déjà il nous reconduisait, quand en traversant une vaste cour, un curieux spectacle s'offrit à nous.

Des hommes vêtus de blanc — chemise et pantalon de coutil — accomplissaient avec un ensemble parfait des exercices de culture physique.

Nous ouvrons de grands yeux interrogateurs, quand notre fonctionnaire, se déparant de l'air guindé qu'il avait gardé jusque là, esquissa un léger sourire.

Vous êtes surpris, nous fit-il, de voir mes « pensionnaires » faire ainsi de la culture physique ?

Ne vous en étonnez pas autrement. Nous avons aboli la stupide promenade à la file indienne qui ne rimait à rien, car ce n'était là qu'un simulacre d'exercice.

C'est à peine si l'homme pouvait se dérouiller les jambes après des heures de travail à l'atelier.

La culture physique, en permettant au corps de se détendre et de se développer, a remédié à ce mauvais état de choses, responsable de bien des maladies.

Cette méthode nouvelle a déjà produit ses fruits, car elle a beaucoup contribué à changer le moral des prisonniers.

Sur ces derniers mots, nous primes congé du directeur en le remerciant de l'obligeance dont il avait fait preuve à notre égard.

Et tout en regagnant la petite gare de Straubing, il nous fallut bien convenir que Herr Wolfgang était dans le vrai en nous dépeignant le pénitencier comme un établissement modèle, qui méritait bien la peine d'être visité en détail.

Le BONHEUR peut entrer CHEZ VOUS

comme ce fut le cas de ces 5 personnes qui ont pu enfin réaliser leurs plus chers désirs

L'exemple que nous donnons ci-dessous est à la fois un avertissement et une leçon d'espoir pour tous ceux qui ont la chance n'a pas encore favorisés. Ils verront pourquoi il ne faut jamais désespérer et comment, en y mettant un peu de sien, chacun peut et doit acquiescer la situation et conquies les affections qu'il ambitionne.

Dans un tranquille village normand habitent les cinq personnes dont la photographie est reproduite ci-contre. Les dates correspondantes à chaque photo indiquent la période de plus grande chance pour chacune de ces personnes pendant les dix années : 1924 à 1934.

Comme on le voit, le Bonheur n'est pas comme un commis voyageur qui passe régulièrement de porte à porte. C'est pourquoi il est si important, pour ne pas le manquer, d'être averti de son passage par les révélations précieuses et précises de la Science Astrologique.

Voyons maintenant séparément ces cinq exemples :

1° Mme Yvonne G... exploitait depuis plus de douze ans un fonds de boulangerie très prospère. Devenue veuve, elle ne tarda pas à être courtisée par un représentant de ministère, qui convoitait ses écus.

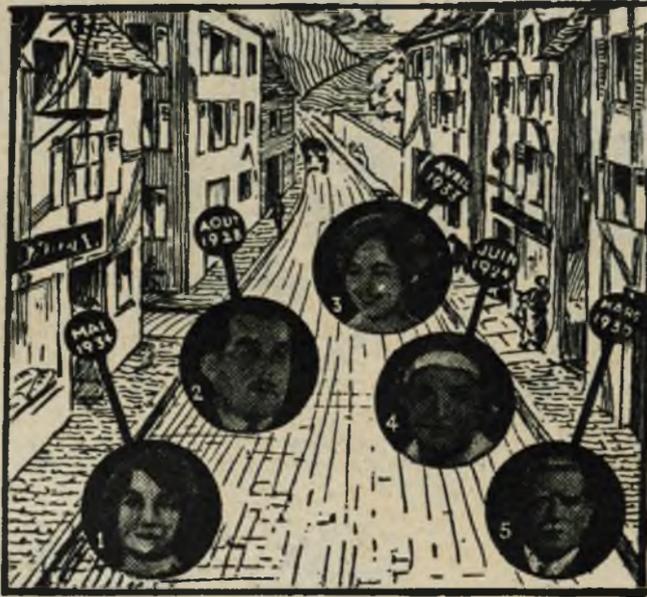
En 1932, hésitante, elle demande son horoscope au Professeur SIRMA. Elle y trouve l'indication d'une période de chance unique dans sa vie en mai 1934. Le Professeur SIRMA la met en garde contre un faux ami. Notre boulangère décide d'attendre sa période de chance et de suivre à la lettre les conseils du Professeur SIRMA.

Résultat : ce dernier vient d'apprendre que Mme veuve G... s'est mariée, en mai 1934, avec son premier mitron, un garçon dévoué qui l'adorait en silence.

2° Joseph D..., vingt-six ans, fils de plombier, beau garçon un peu timide. Aime en silence Mlle Denise T..., la fille de l'usinier, mais Joseph D... n'ose pas se déclarer. En juillet 1930, il se décide à demander son horoscope au Professeur SIRMA. Il apprend que sa meilleure période de chance a eu lieu en août 1928.

Il se rappelle qu'à cette date précise il avait été appelé personnellement pour effectuer une réparation chez le père et que Mlle Denise avait assisté à toute la durée de l'opération. Mais il n'avait pas su ou osé faire une déclaration qui, l'apprenant trop tard, eût été bien accueillie. Se croyant incomprise, Mlle Denise T... a consenti à un mariage d'intérêt.

3° Mlle Jacqueline G..., vingt-quatre ans, intelligente et modeste. Au début de 1933, on remarque fort, au bureau de poste où elle travaille, la venue de plus en plus fréquente du jeune Jean S..., le fils du notaire. On remarque surtout l'attention qu'il porte à Jacqueline. Celle-ci en est d'autant plus troublée que M. Jean est loin de la laisser indifférente. Elle se confie au Professeur SIRMA. Son horoscope lui apprend qu'elle est



à la veille d'une période de chance absolument exceptionnelle. Mais voilà qu'elle reçoit un avis de déplacement immédiat. Son beau va-t-il s'écraser si près du but ? Non ! elle demande et obtient un sursis juste assez long pour permettre au jeune Jean S... de lui déclarer qu'il a su fléchir la résistance de son père.

4° Mlle Marthe B..., trente-deux ans, domestique. En juillet 1934, le Professeur SIRMA reçoit de cette personne une demande d'horoscope qui révélait qu'une période de chance exceptionnelle s'était présentée pour elle en juin 1924, il y a dix ans ! A l'avenir, plus rien ou presque rien ! Quelques jours après l'envoi de l'horoscope, le Professeur SIRMA reçoit la lettre suivante :

« Cher Professeur Sirma, votre horoscope m'a bouleversée. Effectivement, en juin 1924, je fus demandée en mariage par le fils de fermier, mon compagnon d'enfance que j'aimais bien. Mais j'étais coquette, ambitieuse, et je voulais goûter aux plaisirs de la ville. Je refusai. Quelque temps après, il se maria par dépit avec une de mes amies. Les années de prospérité les ont enrichies, ils sont heureux. Quant à moi, j'ai perdu mes parents peu après mon refus. Ma seule ressource a été de me mettre domestique chez des commerçants. Ah ! si j'avais lu mon horoscope avant mon refus fatal ! »

5° Georges M..., cinquante-deux ans. A fait un peu tous les métiers dans sa vie. A gagné beaucoup d'argent. En a perdu encore plus aux courses, aux jeux et dans des spéculations malheureuses. Très bon, il a souvent prêté de l'argent à de faux amis.

Voyant venir les vieux jours, il demande son horoscope au Professeur SIRMA en juin 1929. C'est pour lui un trait de lumière. Il comprend ses défauts et il décide de profiter de la période de chance qui lui est annoncée, pour l'année suivante. Les conseils du Professeur SIRMA n'ont pas été perdus. A l'heure actuelle, Georges M..., après avoir gagné en 1931 un

viens procès, s'est installé au village où il a un commerce prospère de fruits en gros.

Ces cinq exemples variés montrent de façon frappante que tout être humain a dans sa vie au moins une période de chance et qu'il est heureux ou malheureux sur terre suivant qu'il sait ou ne sait pas en profiter.

Mais, attention ! Le Bonheur n'annonce pas sa venue à coup de trompe. Si vous n'êtes pas avertis de son approche, il peut passer près de vous sans que vous vous en doutiez. Quand il est passé, il est trop tard...

Grâce à la Science Astrologique, chaque homme ou femme peut connaître ses périodes de chance et orienter sa vie vers le but désiré. Il n'y a là aucune sorcellerie, aucun pouvoir mystérieux. De tout temps il a été reconnu que la vie des humains dépend de l'influence des astres qui ont présidé à leur naissance. Mais aucun Astrologue n'a poussé la précision et l'étendue de la prédiction aussi loin que le Professeur SIRMA.

A vous tous qui doutez, qui souffrez, qui aimez sans être compris, qui vous dévouez sans être récompensés, qui espérez sans conviction, à vous-même qui avez perdu tout espoir, le Professeur SIRMA tend la main en vous offrant un HOROSCOPE GRATUIT, grâce auquel VOUS VERREZ ENFIN CLAIR DANS VOTRE VIE.

Vous envisagez l'avenir avec espoir et confiance, vous vous sentirez soudain sûrs de vous et capables de triompher du mauvais sort qui s'est appesanti sur vous jusqu'à ce jour parce que VOUS NE CONNAISSIEZ PAS le moyen de vous en libérer.

Vous le connaissez à présent. Vous n'avez plus d'excuse de rester malheureux, de ne pas occuper sur terre la situation que vous méritez et de ne pas goûter aux joies du cœur.

Avant même de quitter ce journal, découpez le BON GRATUIT ci-dessous et mettez-le dans une enveloppe avec une feuille de papier sur laquelle vous aurez écrit très lisiblement et de votre propre main vos nom, prénoms, adresse et date de naissance. (Si vous le voulez, vous pouvez joindre 1 fr. en timbres-poste pour frais d'envoi.) Adressez le tout au Professeur A. O. SIRMA (Service 51), rue Guillaumot, n° 3, Paris (12^e).

Vous recevrez rapidement et discrètement votre horoscope établi par lui-même. En fermant ce journal sans avoir fait cela, vous fermez peut-être pour toujours la porte au BONHEUR.

BON POUR UN HOROSCOPE GRATUIT

à découper et à envoyer à l'adresse suivante :

Professeur A. O. SIRMA (Service 51)
3, r. Guillaumot, Paris-12^e



Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 50 centimes.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{lle} MARYS 16, r. de Monceau, Paris-8^e. Envoyer prén., date nais., 15 fr. mand. (10 à 19 h.)

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX
Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démangeaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc. et active repousse. J'écris "L'avenir" et "Franco" mon livre précieux de vérité et de bon fait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables". — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. écrivez-moi. Sœur HAYDÉE, 4 Les Bourdelles-Saint-Agès, TOULOUSE.

A MES FRAIS

Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par **ÉLECTRICITÉ** qui vous permettra de vous guérir immédiatement **SI VOUS SOUFFREZ DE** Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Variocèle, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Asthénie générale, Arthritisme, Artériosclérose, Goutte, Rhumatisme, Sclérotique, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie.

Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai **GRATUITEMENT** une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs. Écrivez ce jour à mon adresse, **INSTITUT MODERNE, 38, Avenue Alexandre-Bertrand** Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST, Affranchissement pour l'étranger : Lettres 1 fr. 50 — Cartes 0 fr. 90

Lisez dans le numéro de

SÉDUCTION

qui paraît cette semaine

Les Bijoux de Zémab

par G. de SIX-FOURS

En utilisant le

PETIT COURRIER DE SÉDUCTION

qui paraît tous les samedis,

vous trouverez ce que vous cherchez

EN VENTE PARTOUT : 1 fr. 50

ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Préservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-soie sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indéfectibles 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SECURITÉ ABSOLUE !

N° 100 « Ivre » Soie blanche fine. La dz. 10.	N° 114 « Latex » Soie laquée invisible. 22.
N° 101 « Vélours » Soie rose est. fine. 11.	N° 115 « Bonféré » lavable extra. 20.
N° 102 « Naturo » Soie brune surfine. 13.	N° 116 « Solo » lavable supérieur. 25.
N° 103 « Réservoir naturel » 13.	N° 117 « Supersol » lavable extra-supér. 40.
N° 104 « Cristal » Soie blonde superfl. 16.	N° 118 « Epala » lavable d'usage. 65.
N° 105 « Réservoir cristallin » 17.	N° 119 « Cressida » Spécial américaine. 30.
N° 106 « Palero » Soie peau est. superfl. 18.	N° 120 « Boudouche » extra. 20, 23, 30, sup. 40, 50, 60.
N° 107 « Réservoir peau » 19.	N° 121 « Bout américain » Mod. très court. 6.
N° 108 « Latex » Soie laquée invisible. 22.	N° 122 « Colombine » Mod. variés supér. 25.
N° 109 « Bonféré » lavable extra. 20.	N° 123 « Libanthon » Mod. variés extra. 15.
N° 110 « Solo » lavable supérieur. 25.	N° 124 « Assortiment Black Cat » 23 mod. différents. 50.
N° 111 « Supersol » lavable extra-supér. 40.	N° 125 « Le Vérifier » appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs. 8.
N° 112 « Epala » lavable d'usage. 65.	
N° 113 « Cressida » Spécial américaine. 30.	

RECOMMANDÉ : le N° 114 « LATEX », nouveau préservatif donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le N° 106 « SOIE CHAIR », lavable, d'une solidité incomparable.

CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles intimes pour Dames et Messieurs avec tous renseignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois.

ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes cachetées sans aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).

PORT : France et Colonies : 2 francs ; Étranger : 3 francs. Contre remboursement (soit étranger), port et frais : 3 francs. (Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)

PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-lettres, mandats-internationaux ou chèques à la

MAISON P. BELLARD, HYGIÈNE
55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9^e)
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue.
Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. - Même maison, mêmes articles : 22, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9^e (G^o Boulevard)



Voici quelques saisissants instantanés pris au cours du procès Michel Henriot, à Vannes, procès qui a suscité dans la France entière une émotion considérable. A gauche, Michel Henriot.

L'œil vague l'attitude hébétée, écoute le président des Assises; à droite, M^{me} et M^{lle} Deglane, mère et sœur de la victime, arrivent au Palais de justice pour y déposer. (F. P.)



La maison du Loch-en-Guidel, où s'est déroulé le crime, avait été construite au bord même de la falaise. Maison triste et battue des vents, qui fut le théâtre de scènes affreuses. Au centre, la Cour. M. Papin-Beaufond est un président sévère et méticuleux, et M. Cention, avocat gène

ral, médite son offensive. A droite, l'arme du crime, une carabine qui s'apparente beaucoup avec une arme de guerre, et d'autres pièces à conviction. On sait que Michel Henriot a été condamné à vingt ans de travaux forcés. (F. P.)



Devant les Assises de la Seine a comparu Georgette Willemet. Son amant était volage; elle acheta un revolver à crédit et abattit le malheureux. Cinq ans de réclusion. La fillette de la victime, âgée de six ans, a déposé contre la meurtrière et s'est constituée partie civile. (Rap.)

Une Anglaise, Mrs Joan Loel Guinness, que représente notre photo, est accusée par son mari à gauche d'avoir perpétré un adultère avec le fils de l'agha Khan, le prince Aly Khan. C'est le premier épisode d'un procès que l'Angleterre se propose de suivre de près jusqu'à son terme. (Albapress.)

Mrs Stanley Gann fut trouvée évanouie et blessée dans son appartement à Gloucester Road, à Londres. La malheureuse est morte sans avoir pu prononcer un mot. On interroge depuis plusieurs jours son mari, ainsi que sa fille. Voici Miss Gann à gauche à sa sortie de la Cour. (Albapress.)